

Richardson **EYONG** / Christabelle **MELI** / Kheira **NOUALIE**
Stanislaus **FOMUTAR** / Pascaline **NJEBE** / Paule **NKA**
Shely **LAKEH** / Lie-Anne **AKOA** / Armel **YACKSON** / Joakim **IPELA**

Concours littéraire **MATILA O DUALA 2025**



| Nouvelles



MATILA O DUALA 2025

Richardson **EYONG** / Christabelle **MELI** / Kheira **NOUALIE**
Stanislaus **FOMUTAR** / Pascaline **NJEBE** / Paule **NKA**
Shely **LAKEH** / Lie-Anne **AKOA** / Armel **YACKSON** / Joakim **IPELA**

CONCOURS LITTÉRAIRE

MATILA O DUALA 2025

NOUVELLES



***Ce livre est produit par la Direction de la Culture, du
Tourisme, des Affaires Sociales, de la Jeunesse et des
Sports (DCTAJS) de la Communauté Urbaine de Douala.***

Tous droits de représentation, de traduction
ou de reproduction, réservés pour tous les pays.

© Éditions de Midi 2025, Téléphone : 697 44 90 82/ 680 17 51 50

Yaoundé-République du Cameroun, novembre 2025

editiondemidi@yahoo.com

ISBN : 978-9956-336-58-6

AVANT-PROPOS

Véritable toile du panorama de la richesse nationale, Douala, capitale économique du Cameroun, fait battre le cœur de toute l'Afrique centrale. Réputée pour sa diversité socio-économique, son cœur bat au rythme des affaires, du business : univers de l'argent, monde de tous les possibles, vous y entrez plein d'appréhensions et vous en sortez illuminé.

Son cosmopolitisme légendaire, au plan artistique et culturel, renseigne sur les grands esprits qu'elle a vu naître, accueillis et adoptés. Ces fils et filles du territoire camerounais, d'horizons pluriels et dont la notoriété est établie par-delà les frontières sont entre autres des poètes et des écrivains : De Moume Etia à Ekum'a Mbella Bwelle, en passant par Eugène Ebodé, Calixte Beyala, Hemley Boum, Mbonji Edjenguele, Ebenezer Njoh Mouelle, Leonora Miano, Mutt-Lon, Fabien Kange Ewanè, William Aurelien Eteki Mboumoua, François Sengat-Kouoh, Christian

Tobie Kouoh, Kum a Ndumbe III, Narcisse Mouelle Kombi, Jeanne Louise Djanga. Un décompte qui sans être exhaustif montre à suffisance que Douala regorge des valeurs humaines sûres. Le verbe vit à travers ces nombreux hommes et femmes de culture et de lettres.

Ainsi, la trace de ces génies créateurs demeure, circule et se transmet au fil des âges. La ville de Douala est animée par des décennies de productions dont la lecture constante procure d'immenses plaisirs : « le plaisir du texte », pour reprendre Roland Barthes, « l'effet de vie », pour parler comme Marc Mathieu Munch.

Pour vivre dans le temps Douala doit pourtant, comme d'autres villes, résoudre les problématiques qui se posent à elle en termes de traditions et de modernité. Les défis de la préservation du patrimoine, du legs, de l'héritage ancestral sont grands autant que les enjeux du progrès. Elle doit questionner sa « civilisation » et son identité au contact de l'Autre. Comme par le passé, aux prises avec l'étranger blanc, c'est aujourd'hui la question du développement moderne, de ses valeurs, de son humanité qui est mise à rude épreuve.

De la sorte, les élégances verbales et scripturales sont chargées de ces défis et enjeux. Entre déperdition culturelle et aspiration, criminalité et quête de justice, lutte et ascension sociale, affairisme et probité, valeurs et contre-valeurs, marginalisation et intégration, fourberie et vérité,

rêve et espérance, Douala, objet de fiction, est un microcosme symbolique des idéaux de liberté, de paix, de mérite, de justice sociale, d'altruisme. Par l'écoute des voix du silence, l'observation muette mais féconde de la société, l'amour, le merveilleux, la pénétration des mystères de la nature, les Nouvellistes de *Matila O Duala 2025* donnent à lire une ville dans toutes ses « saveurs » et ses grandeurs, où l'étincelle vient chasser l'ombre, l'aube la nuit pour restaurer la symbiose entre l'humain et son biotope.

Il importe, à juste titre, de saluer l'initiative du Dr Roger Mbassa Ndinè qui, à travers le Salon du Livre de Douala (SALIDO), a apporté aux populations un cadre idoine d'expression de l'idylle entre la ville et les esprits inventifs. Le présent florilège de Nouvelles lui doit donc beaucoup.

À travers le concours d'écriture, de nombreuses plumes se sont exprimées : autant de passionnés d'écriture révélés au grand public. De fait, le jury a retenu pour cette édition des voix féminines et masculines aussi percutantes les unes que les autres. Leurs récits sont riches, denses et variés, écrits dans un style simple mais profond, imagé et lumineux. Les dix meilleurs textes de cet opus démontrent à merveille le potentiel de nos jeunes écrivains.

Tout en félicitant l'ensemble des lauréats, nous vous invitons vous, lecteurs et lectrices, vous qui êtes l'âme du livre, à effectuer un voyage fascinant chargé de leurres et de lueurs à travers ces textes.

Nous tenons à adresser nos félicitations au Maire de la Ville pour cette belle initiative et au Comité d'Organisation. Ce concours, rendu à sa troisième édition, contribue au rehaussement de la littérature camerounaise.

L'éditeur

REMERCIEMENTS

La Communauté Urbaine de Douala remercie les hommes et femmes de lettres qui ont constitué le jury du concours littéraire « MATILA O DUALA »:

Présidente : Mme Jeanne-Louise DJANGA, écrivaine-poète et promotrice culturelle : LE MINA (Le Marché International Africain en décembre), LE MALAF (Le Marché du Livre Africain en juin), Grand Prix de littérature Cameroun Diaspora Awards, Prix de l'Auteur de l'Académie des Lettres, des Arts et des Cultures du Sud, Premier Prix de Poésie du Val de France.

Membres :

M. Douglas ACHINGALE, auteur, lauréat de la National Book Development Council Poetry Contest, de la Transparency International Short

Story Competition on corruption et de Nyaa Publishers Best Selling Awards.

Mme Flora AMABIAMINA, Professeur titulaire des universités, en littérature africaine et littérature comparée ; Cheffe du Département de Français et Etudes francophones à l'université de Douala.

Mme Danielle EYANGO, écrivaine, analyste critique littéraire, formatrice en ateliers d'écriture. Juriste en droit social. Auteure de l'année aux Etoiles de l'Edition du Cameroun 2023. Auteure de l'année au Salon International de l'Industrie du Livre 2024.

Mme Nnane NTUBE, écrivaine, poète, auteure de **Litany of Foreign Wife**, Directrice du concours littéraire "Young English Cameroonians Writers' Award (YECWA)" et professeure des Lycées de l'enseignement général.

Wogu Richardson Eyong

The silent gift

The first time the people of Ebam saw her, the sky had cracked open like an overripe pawpaw. Rain fell with the fury of a people wronged, beating the earth into submission, while lightning split the clouds like ancestral anger returned. The market women abandoned their stalls, their voices swallowed by thunder, while goats bleated and chickens scattered, feathers wet and clinging to mud. It was in that madness that she came.

A woman, neither young nor old, walked through the heart of the village, barefoot and wrapped in a faded brown wrapper that clung to her skin like guilt. Her hair, covered in a black scarf, revealed tufts of grey as the wind tore at it. She carried nothing but a raffia mat under one arm and a wooden stool balanced on her head, though she did not seem bothered by the weight or the storm.

Some swore they saw her pause in front of the shrine near the old iroko tree, look up at the sky and whisper something. Others claimed she did not speak at all, only nodded once, firmly, and continued until she reached the termite-

eaten mango tree by the side of the road—the one people avoided since the masquerade fell from it during the last festival.

There, she sat. Rain soaked her body, but she did not shiver. She simply spread her mat, placed the stool beside her, and sat like one who had arrived at her own grave. Nobody approached her that day, not even Old Man Nfor who boasted that he had once stared down a lion near the Obang forest.

By the next morning, the rain had ceased, and so had the curiosity. The woman remained. Children whispered, calling her "Ma Grace," though nobody had asked her name. The adults followed suit because that is how names are born in places like Ebam—out of silence and repetition.

She took a small hut behind the stream, one that had been abandoned since the twins died there five planting seasons ago. No one saw her rebuild it, but one day smoke rose from its zinc roof patched with banana leaves. Her compound was encircled by a fence of plantain stems and bamboo poles leaning like drunken men after a ngemba meeting.

The yard smelled of bitter leaf, wet soil, and silence. There were no flowers, no goats, no sign of children. Yet the birds always returned there. People said her house breathed. Others swore they saw faces in her firelight,

shadows dancing like ghosts trying to remember their names.

She never spoke first. She wore no bright colours. Only earth-toned wrappers—the colour of dust, of dry cassava, of wounds. But her eyes were heavy, not with tiredness, but with memory. They bore the look of someone who had seen the inside of sorrow and come out with its scent trapped under her nails.

Old Mama Eka, who fetched water with the strength of two, swore she had seen Ma Grace before. “In Mbengwi,” she said one morning. “It was a market day. A soldier had been shot by his own commander. She stood there, just like that, not moving. Her eyes did not blink.”

Another woman spat. “So, she has seen war?”

“She has survived it.”

But what they did not know—and what Ma Grace never said—was what happened in Mbengwi before she came to Ebam.

It had been years ago, when the sky above Mbengwi was constantly coloured with gun smoke and the air smelled of metal. Her husband, Joel Abang, was a teacher who became a rebel not by choice but by silence. He taught the children to read history. It was history that got him killed.

“The land belongs to the people,” he had said during a lesson. “No man owns it alone.” A soldier’s son reported him. Two nights later, the soldiers came.

She was cooking achu when they kicked down the door. They called her names, accused her of hiding rebels. Her son, Tiku, twelve and fast with questions, rushed out of his room. A soldier struck him with the butt of a gun. He fell. He never woke up.

Joel tried to reason with them. He begged. They tied him like a goat and dragged him out. When morning came, his body hung from a tree, his tongue cut out and nailed beside his left foot. No one dared to touch him until the third day. Not even the pastor.

She buried Joel and Tiku with her bare hands, then wrapped what was left of her life in a wrapper and walked away. For days, she followed the river, eating wild mangoes and boiled snails given to her by children too young to know fear. She reached Ebam when her legs had no more questions to ask.

In Ebam, she did not speak of those days. She watched, she listened, and she healed. Slowly, quietly, like cassava turning to fufu under heat.

The village children avoided her at first. The week Obasi fell sick, the sky turned the colour of ash. He had played football in the school field, then returned home with a

fever that climbed like a wild vine. His mother, Ngo'o, tried every herb she knew. Nothing worked.

By the third day, Obasi's breathing became shallow. His lips cracked, his eyes sank.

Neighbours came but kept their distance. The women whispered, "It's the curse. It has come again."

Ngo'o knelt beside her son. She held his tiny hand, hot like the base of a pot just taken off the fire. She cried silently, tears dropping onto the mat.

Then she heard it. The steady thump of feet. Ma Grace.

She entered without invitation. Her wrapper smelled of smoke and leaves. She placed a calabash of water by the boy's head, removed a small pouch from her side, and began to chant.

Ngo'o didn't understand the words. They were not in any language she knew. But they felt old. Older than the village. Older than names.

Ma Grace wiped Obasi's forehead with a soaked cloth. She breathed into his mouth. Then, silence. The boy's chest rose. Then again. Steady now.

She turned to go. Ngo'o reached for her hand. "Thank you," she whispered.

Ma Grace only nodded, then vanished into the night like a rumour.

No one said miracle. That word was too thin for what happened.

From that day, people came to her door not with questions, but with silence. They brought her sweet potatoes, palm wine, bitter kola, and stories wrapped in tears.

There was the widow who forgot how to sleep, the girl who heard voices in her belly, the old hunter whose legs forgot the path home. They came, they sat, they waited.

From then, people came. The girl who dreamed of drowning. The hunter who forgot his own name. The widow who screamed at night and could not explain why. They all came. And Ma Grace sat, listened, touched, and healed.

She never asked for anything, yet people brought her gifts: bitter kola, honey, cassava, and silence wrapped in gratitude.

The fire had died out in Ma Grace's hearth, but she remained seated, her bony fingers coiled around a calabash of lukewarm corn beer. The silence in her compound was like a heavy blanket draped over the memories she had buried for years—some with stones, others with words swallowed in fear.

From the east, wind hissed through the plantain groves, ushering in a figure that had not been seen in Ebam since the festival of Ntokebang three years ago. The children

playing by the footpath stopped. One of them ran screaming into the forest. The others only stared.

It was the beggar of Nkongho-mbeng—the one they said had died in the Mbang Wars, whose voice could still be heard echoing in dried-out wells at night. But now he stood by Ma Grace's gate, clutching a staff carved with twisted heads of snakes.

She looked up, her eyes narrowing.

“You,” she said, voice dry as cassava peel.

“Grace,” the man answered, bowing as if he addressed a queen. “You remember me.”

“Only fools forget who brings death wrapped in silence.”

The man chuckled and leaned his weight on the staff. His clothes smelt of wet bark and coal smoke. His left eye was blind, clouded white like boiled yam. But the right—oh, the right eye saw everything. It saw her past.

“I come not for war,” he said. “Only to warm my bones and remember.”

She stood slowly, her joints creaking. “Then sit. But if your tongue slips, I will cut it off myself.”

He sat on the log bench, the way warriors sat after battle, tired but unbroken. She poured him a cup of corn beer, and the silence between them cracked like dry earth.

“Your son,” the man said, staring into his drink. “The one you lost during the raids—he had the mark of the river on his chest. I saw him.”

Ma Grace did not flinch, but her fingers tightened around the calabash.

“Dead?” she asked.

“No. Hidden. Among the traders of the Black Hills. He speaks a strange tongue now. But he remembers drums.”

She inhaled sharply. For years, she had buried the memory of her boy—dragged by the ankles through red soil as soldiers laughed.

The man said nothing more. He only looked at her, and the wind grew colder.

From inside her hut, Ngo’o called, her voice strained with age and grief. Ma Grace turned her head.

“You see, even the living cannot sleep with the past walking,” she murmured.

The man rose. “I will return when the moon wears its second horn.”

Ma Grace nodded. “Next time, bring proof. Or don’t return.”

He walked into the mist.

She turned back to the compound. Ngo’o stood in the doorway, holding a dried leaf soaked in bitter root water.

“Who was that?” she asked.

“Ghost,” Ma Grace replied. “But not the kind that floats.”

Ngo’o stepped forward, her eyes sunken with the worry of too many moons. “I heard him mention your son. Do you believe he still lives?”

Ma Grace paused, then whispered, “I don’t know. But I will light the fire again tonight. Just in case the wind brings him home.”

They sat beside each other, the old leaf medicine resting between them. Ngo’o turned it over in her fingers.

“I remember the first time I mixed this,” she said. “My Obasi had a fever so hot he saw stars in daylight.”

Ma Grace smiled faintly. “And what did you do?”

“I cried. Until you slapped me and told me to grind the leaves harder.”

“You were too soft,” Ma Grace said.

“I still am.” Ngo’o looked away. “I can help others. But with my son, I doubt myself.”

“Because you love him. And because you’ve seen what war can do. Doubt is the tax mothers pay for loving too much.”

They fell into silence again, but now the fire crackled softly. Ma Grace reached into her wrapper and pulled out a carved comb.

“My mother gave me this,” she said. “Said it only works if your heart is clean.”

She passed it to Ngo’o. “Use it when next Obasi falls. But not before. You’ll know the time.”

Ngo’o nodded, her throat too tight to speak.

Once day, a government minister arrived from Bamenda. The village square became a theatre. He drove a Toyota that coughed dust and ideas. His agbada swayed like a flag in a storm. His cologne smelled of money and forgetting. He spoke at the square: "We will bring Ebam out of the bush! Boreholes! Electricity! Clinics!"

Men were summoned to clear the bush. Women were ordered to cook: fufu, eru, jollof, meat from goats they could not afford. The chief’s cousin, known as Honourable Epuli Joseph Ngwe-Ngwe, arrived the day before. He wore a red tie and carried a folder filled with nothing.

“Let us prepare well,” he said. “This visit is for development.”

Children were lined up along the road to wave small plastic flags. One boy, Okon, was made to recite a poem:

“Welcome, Big Man from Yaoundé We greet you with our dust and our hope...”

He forgot the rest. The crowd laughed. Honourable Epuli clapped anyway.

A cow was slaughtered. Speeches were made. The minister never came.

But Ma Grace stood by the mango tree, watching.

That evening, as the fire died and villagers licked bones dry, Old Pa Nfor said to no one in particular:

"And then, there are many who are not chiefs, but who are worth all the chiefs. The body is a burden, my father used to tell me. He always added that true nobility is in the heart. Nowadays, we're taught that it's in the ties and the big bellies."

Children clapped because their mothers told them to.

Then, an old man, chewing a piece of cola, rose and said, "We have water. It flows from Ma Grace's silence."

Laughter followed.

But the air had changed.

Then Ma Grace stood up. She did not raise her voice, but the wind carried her words like dry leaves across the square.

"And then, there are many who are not chiefs, but who are worth all the chiefs. The body is a burden, my father used to tell me. He always added that true nobility is in the

heart. Nowadays, we're taught that it's in the ties and the big bellies."

No one clapped. The trees themselves held their breath.

The minister from Bamenda laughed, loud and nervous. "She is a prophet! A prophet of cassava!"

But after that day, fewer people went to the palace. More came to the compound by the stream.

When people birthed twins, they brought them to her. When dreams refused to end, she would rub the sleeper's forehead with bitter herbs and whisper, "Go. Dream something new."

Ma Grace never aged. Or maybe no one noticed. She remained the same—firm, slow, present.

One morning, the stream sang a different song. The birds did not fly. The wind did not dance.

The morning she didn't open her door, the village held its breath. Smoke no longer curled from her hearth; even the hens scratched the yard with quiet feet. Ngo'o was the first to push the door. It creaked like a mourning drum.

Ma Grace sat upright on her bamboo stool, face turned to the window where the forest broke into sky. Her lips held a trace of a smile, the kind only old women wear when they see what others cannot. One hand rested on the calabash. Empty. But not abandoned.

They did not weep loudly. Not yet. The women gathered her wrappers—faded cloths still smelling of herbs and charcoal—and wrapped her gently, like one returning from a long journey. Children stopped playing. The stream slowed, as though listening.

No cement marked her grave. They chose the spot beneath the iroko, where the wind was warm and the soil always moist. The earth received her softly. By evening, wild white flowers had already begun to sprout, uncalled and unplanted.

Ngo’o placed the carved comb beside the mound.

“She waited long enough,” she whispered.

And as the sun bent low behind the hills, someone heard drums—faint, like footsteps returning home.

Méli Zoua Monique Christabelle Trésor

Innocent

Je suis né dans une maison gouvernée par le silence, la rigidité et l'ordre. Mon père, militaire de carrière, incarnait l'autorité absolue. Il semblait tout droit sorti d'un manuel de discipline, et tout en lui respirait la froideur d'une morale sans tendresse. Quant à ma mère, elle s'effaçait dans les marges du quotidien, prisonnière volontaire d'un rôle maternel qu'elle exécutait avec une application mécanique, sans jamais s'autoriser la moindre variation affective. Ils avaient fait de l'effort une valeur cardinale. L'amour, quant à lui, était présumé. Il ne se disait pas, il ne se prouvait pas. Il devait être. Il suffisait.

Et pourtant, il faut ici le concéder, je ne me suis jamais senti rejeté. Ce n'est pas d'exclusion qu'il s'agissait, mais d'une forme d'amour discret, muet, un amour sans gestes, sans mots, sans démonstration, mais peut-être pas sans fond. Il se manifestait autrement, par des détails à peine perceptibles : un regard posé un peu plus longtemps, une main sur l'épaule au détour d'un silence, une absence d'interdiction là où d'autres en auraient essayé. J'étais

l'unique garçon d'une famille de cinq enfants. Cette singularité m'ancrait, me donnait une place. Mes sœurs, me disait-on, partiraient un jour : elles seraient épouses, mères, ailleurs. Moi, je resterais. Alors, dans le silence rugueux de ma famille, j'ai fini par trouver, à défaut d'un amour éclatant, une forme de présence.

Dans ma communauté, la fonction publique, en tant qu'institution et horizon, est perçue comme l'ultime accomplissement. Elle ne représente pas simplement un emploi : elle incarne un statut, une sécurité, une élévation sociale que peu d'autres domaines savent garantir. Travailler pour l'État, c'est se hisser au rang de ceux qui ont réussi. Cette conviction est si profondément ancrée qu'elle traverse les générations sans jamais faiblir. C'est dans cet esprit qu'a pris racine, très tôt, l'idée que j'étais destiné à l'armée. Pas par choix personnel, je n'avais encore rien décidé, mais parce que mon père, militaire de carrière, voyait dans cette branche particulière du service public la plus noble des affectations. À ses yeux, l'armée était l'incarnation achevée de la rigueur, du sacrifice, et de l'honneur au service de la nation. Et moi, j'étais son fils. L'équation était toute tracée.

Il attendait un signal. Ce signal, c'était le baccalauréat. Et je viens de l'obtenir en août 2012, à l'âge de dix-sept ans, avec la mention Bien. Je suis désormais bachelier. Ce jour-là, il n'a pas dit grand-chose, il n'en a jamais eu be-

soin, mais son regard parlait pour lui. Il était fier. Et dans le langage discret des pères, cette fierté valait bien une intégration. Elle valait promesse. Sans tarder, il a commencé à « faire jouer ses relations ». Les coups de fil ont fusé, les recommandations ont été émises, les appuis activés. Car, pour lui, il ne faisait aucun doute que ma place était là, au sein de l'institution qu'il avait servie et qu'il voulait que je serve à mon tour.

Malgré tout cela, je doute. Car si l'armée m'a toujours été présentée comme mon évidence, je ressens en moi un autre appel. J'aime l'informatique. J'aime l'idée de comprendre et, peut-être, de créer. Mais ici, remettre en question une trajectoire familiale, c'est frôler l'hérésie. Alors je fais ce qu'il faut. Parce qu'il y a, dans ce geste, un équilibre fragile : celui de ne pas décevoir tout en gardant en soi un espace de liberté. Et puis, parce qu'au fond, ce regard-là, celui de mon père, le jour des résultats, valait bien un effort.

Mes vacances suivaient un cours paisible, presque ordinaire, jusqu'à ce que septembre impose sa cadence, rythmée avec la solennité de ses multiples concours. Ici, il est d'usage que tout commence tôt, et celui de l'armée ne déroge jamais à la règle. Mon père, fidèle à lui-même, guettait fébrilement l'ouverture du concours. Depuis longtemps déjà, il n'attendait qu'une chose : que cette échéance soit lancée. Car à ses yeux, ce concours-là n'était

pas un simple passage administratif, mais le prélude d'une destinée, la mienne. À mesure que l'échéance approchait, je voyais grandir en lui une forme d'excitation contenue, presque enfantine. Son impatience de me voir enfin endosser l'uniforme était manifeste, comme un rêve longtemps suspendu, désormais à portée de main. Pendant que mes camarades s'agitaient encore dans les couloirs administratifs dans le cadre de la constitution des dossiers, j'étais, moi, déjà tout entier engagé dans la préparation des épreuves écrites. Mon père, soucieux de tout, avait pris soin de constituer lui-même mon dossier et de le déposer auprès du service compétent. Il fallait que cela fonctionne. Et de fait, ses relations fonctionnèrent plutôt bien.

Comme prévu, j'ai franchi les différentes étapes sans trop de difficulté. À chaque épreuve, je pressentais que le rêve de mon père prenait forme. Et voilà : je venais, en effet, de réussir là où il avait espéré. J'étais admis. Le moment de quitter le nid, aussi doux fût-il, était venu. Tandis que l'adrénaline montait chez mon père jour après jour, ma mère, elle, se refermait lentement sur ses craintes. Je la voyais faiblir. Une tristesse diffuse, presque floue, voilait parfois son regard lorsqu'elle me contemplait. Ses yeux me posaient des questions muettes, plus inquiètes que curieuses. Je m'efforçais alors de la rassurer, multipliant les mots doux, les assurances tranquilles : tout ira bien, maman. Je voulais qu'elle me voie serein, confiant,

prêt. Mais rien n'y faisait. Toutes mes tentatives se brisaient sur le mur discret de ses silences. Maman est inquiète. Maman a peur pour moi.

Ma mère souffre énormément de me voir partir. Elle aurait voulu que je reste à ses côtés toute ma vie, rêve impossible, mais que l'amour maternel continue de nourrir en silence. Je suis, au fond, aussi déçu qu'elle de devoir partir si vite. Mais pour ne pas contrarier mon père, qui déborde d'un enthousiasme sincère, je m'oblige à cacher ma peine. Désormais, il n'était plus question de faire machine arrière. J'ai donc, sans l'avouer à personne, rangé dans un coin de mon esprit le rêve d'être un excellent informaticien. J'ai quitté les miens pour une terre inconnue, un lieu où j'allais passer deux années entières de formation militaire.

Ces 24 derniers mois furent sans conteste les plus terribles de mon existence. Mais, gloire à Dieu, j'ai tenu. Et aujourd'hui, je suis de retour chez moi, officiellement sous-officier. Reconnue par l'État, ma nouvelle qualité a traversé la ville avec une vitesse que je n'attendais pas. Mon père me présente fièrement comme un exemple. Mes anciens camarades, ceux qui ont partagé avec moi les bancs du primaire et du secondaire, m'envient. Ils me regardent désormais comme on contemple un mythe en construction. Ils m'observent, avec un mélange d'admiration naïve et de respect silencieux, comme s'ils pressen-

taient en moi le récit qu'ils aimeraient un jour écrire sur eux-mêmes. Pour eux, je suis devenu un grand, un homme, un modèle, presque une étoile.

Mais la lumière que je dégageais à leurs yeux s'est brusquement éteinte en moi. Mon bonheur, fragile et timide, fut éphémère. L'annonce tomba comme une sentence : l'heure était venue. Il me fallait partir. Quitter le confort illusoire du retour pour me confronter à la réalité nue du front. On m'assignait une affectation sans appel, comme si la suite allait de soi. Comme si ces deux années d'apprentissage suffisaient à m'armer contre la brutalité de la réalité. Je vacillai intérieurement. Ce que j'avais appris, la rigueur, l'endurance, la discipline, ne m'avait pas préparé à cela. Ce n'est pas tant la peur de mourir que celle de devoir devenir, d'un seul coup, ce que je n'étais pas encore prêt à être : un soldat devant la mort. Ma mère, en l'apprenant, devint l'ombre d'elle-même. Elle ne pleura pas. Elle ne cria pas. Mais son silence, plus lourd que n'importe quel sanglot, résonnait dans toute la maison. Je voyais bien que sa gorge se serrait à chaque fois que nos regards se croisaient. Elle aurait voulu me retenir, me cacher, peut-être, dans un repli du monde. Mon père, lui, se raidit dans un calme martial. Il parlait peu, mais disait l'essentiel. « Tu pars. Tu es prêt. Tu es un homme. » Il cherchait à m'insuffler sa solidité, à me transmettre cette armure d'impassibilité qu'il portait avec tant de naturel. Il m'avait confié

que je serais encadré par l'un de ses plus anciens compagnons d'armes, un officier aguerrri, celui-là même qui a facilité mon intégration dans l'armée. Cela devait me rassurer. Cela m'effrayait davantage. J'enfouis mes craintes comme on cache une plaie sous l'uniforme.

Et puis, le temps s'accéléra. Envoyé vers une ville inconnue, pour une mission dont on disait qu'elle durerait trois mois. Je ne connaissais pas le nom du lieu. La mission, cette fois, ne laissait place à aucune interprétation. Il ne s'agissait ni d'un simple repérage, ni d'un banal appui logistique : nous devons éradiquer un groupe terroriste solidement implanté, qui, depuis plusieurs mois, répandait la terreur dans les environs. Le renseignement militaire était formel : il fallait frapper. Nous avons frappé. L'opération fut menée avec une précision remarquable. En quelques heures, nous avons atteint tous les objectifs. L'ennemi fut neutralisé. Ce fut un succès total. Une victoire sans bavure.

À notre retour au camp, le silence entre nous avait changé de nature. Ce n'était plus la tension. C'était l'épuisement, le relâchement. L'immense besoin de poser enfin les armes, et peut-être de redevenir, l'espace d'un instant, des hommes ordinaires. C'est alors que notre superviseur, un officier dont la loyauté envers mon père avait quelque chose de fraternel, nous accueille avec un regard que je n'oublierai jamais : celui d'un homme fier. Fier que ses

hommes soient tous revenus. Sans cérémonie, il nous remit à chacun une enveloppe. Un mot l'accompagnait : « de la part du colonel ». À l'intérieur, une somme modeste, mais l'intention comptait. Un pourboire de guerre, inattendu, mais accueilli comme une reconnaissance silencieuse. Et ce n'était pas tout. Comme pour clore cette séquence par une grâce supplémentaire, il nous annonça que vingt-quatre heures de liberté totale nous étaient offertes, sans contrainte, sans retour immédiat, sans surveillance. Nous étions libres. Il fallait respirer. Nous avons rangé nos armes, déposé nos gilets, desserré nos bottes. Puis, chacun, à sa manière, est parti célébrer cette trêve.

Moi, je n'étais pas seul. À mes côtés marchait Simon, mon frère d'arme, mon double. Nous nous étions rencontrés dès les premiers jours de la formation. Il y avait entre nous cette évidence rare qui ne demande ni mot, ni justification, une fraternité née dans l'effort, consolidée par les nuits blanches et les silences de feu. C'est avec lui, évidemment, que je suis allé en ville. Avec cette hâte insouciant des soldats qui, pour quelques heures, croient que la guerre est derrière eux.

À peine arrivé en ville, mes pas m'ont conduit vers une jeune femme dont la seule silhouette semblait contenir toute l'insouciance que je n'avais jamais osé vivre. Il y eut entre nous ce que d'aucuns appelleraient un « coup de foudre ». Nous avons échangé quelques mots. Elle ne posait

pas de questions inutiles, elle accueillait l'instant. Lorsqu'elle accepta de m'accompagner pour le reste de la journée, je crus que la ville venait, enfin, de m'ouvrir ses bras. Simon, lui, n'était pas de la fête. L'idée de nous suivre dans cette escapade urbaine ne l'enthousiasmait pas. Il avait d'autres priorités, une compagne, un enfant, des responsabilités qu'il portait avec engagement. Je ne lui en voulus pas. Nous n'avions pas les mêmes chaînes.

Quant à moi, je portais celles du devoir. J'avais grandi dans la droiture, la discipline, l'obéissance à une ligne de vie tracée pour moi. J'avais, pour ainsi dire, toujours bien fait, toujours refusé les chemins incertains du plaisir personnel. Résultat : à vingt ans passés, je n'avais jamais rien connu d'autre que la rigueur, pas même l'amour. Ce jour-là, j'ai voulu transgresser, ou du moins, goûter à quelque chose qui en portait le nom. Nous avons dîné. Nous avons bu, pas déraisonnablement, mais suffisamment pour faire tomber les dernières barrières. C'est alors que je lui ai proposé d'aller ailleurs. Un endroit plus tranquille, lui dis-je. Un motel discret, non loin de là, où nous pourrions, disons, nous reposer. Elle acquiesça sans résistance. Une fois sur place, je constatai que ma vessie était pleine. Alors, je lui ai tendu cinq mille francs. Je lui ai demandé, naturellement, de réserver la chambre.

Elle était partie, s'occuper de la réservation de la chambre. Le geste était simple, presque banal : payer, s'inscrire,

m'attendre. Moi, pendant ce temps, j'avais pris la direction des toilettes publiques, situées à une cinquantaine de mètres du motel. Mon corps, comme s'il cherchait à reprendre possession de lui-même, m'avait imposé cette halte. J'ai obéi sans trop penser, ou peut-être pour éviter de penser justement. Et puis... quelque chose m'a saisi. Ce n'était pas une peur identifiable, mais, plutôt une sensation saisissante : celle d'être suivi. Mes pas ralentirent un instant. Mes yeux sondèrent les murs. Rien. Le vide apparent. Et pourtant, je sentais que je n'étais plus seul. Mon cœur accéléra légèrement. Je tentai de maîtriser l'affolement. Il n'y avait aucune preuve, rien de tangible. Mais je ne pouvais pas m'arrêter. Ma vessie ne supportait plus le suspense. J'ai continué à marcher, un peu plus vite, un peu moins sûr.

Je me suis finalement engouffré dans le bloc des toilettes publiques. Pendant ce bref répit, mon esprit continuait de tourner, confus, dans un mélange d'excitation, de méfiance et de vertige. Derrière la porte entrouverte, je l'ai vu. Il n'y avait pas de doute possible. Un homme. Seul. Debout. Tenant dans sa main droite une arme blanche. La lumière des néons accrocha un bref éclat métallique, comme une sentence suspendue dans l'air. Il ne bougeait pas. Et c'était précisément cela qui me glaça. Je n'ai pas crié. Je suis simplement parti, lentement d'abord, pour sauver les apparences, puis plus vite, plus raide, plus tendu.

Tout en moi s'était contracté. Mon cœur cognait à mes tempes. Ma respiration était hachée, courte, presque coupante. Je ne savais plus s'il me suivait, mais chaque pas résonnait en moi comme un écho d'urgence. Adieu la chambre. Adieu la jeune fille. Pour l'heure, il fallait fuir, ou, à défaut, s'éloigner, mettre de la distance, me retrouver un souffle, un appui, une trêve. Et c'est là, au détour d'une rue latérale, que je l'ai vue : une rigole d'eau fraîche, s'échappant d'un forage, serpentant au pied d'un mur décrépi. Un recoin sans prestige, mais suffisamment anonyme pour me permettre, enfin, de me soulager. Je me suis arrêté. J'ai défait ma ceinture avec des gestes rapides. Mon corps avait trop attendu. Il reprenait ses droits. Mais mon esprit, lui, restait captif. Car la peur, désormais, ne venait plus de l'arme blanche. Elle venait du vide, du silence, de cette ville qui ne disait rien. De cette nuit qui m'avalait peu à peu.

Par précaution, j'ai pris soin de ne pas rester à découvert. Je me suis adossé contre le rebord du forage, là où le mur formait une légère anfractuosité. C'était peu, mais suffisant pour espérer voir sans être vu. Mon instinct, en alerte maximale, me hurlait de rester invisible. Mes yeux scrutaient les abords, mon souffle s'amenuisait. Je tremblais comme un homme nu sous un ciel sans refuge. Je me sentais vulnérable, suspendu à la peur d'un événement indistinct.

Je m'apprêtais à rebrousser chemin, quand je vis surgir des hommes armés. Ils semblaient sortir de nulle part. Ils avançaient d'un pas lent, sans agitation, comme s'ils savaient déjà qu'ils n'auraient rien à forcer. L'assurance tranquille de ceux qui ont conquis bien des vies. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres. Le plus massif d'entre eux planta son arme dans ma direction. Je n'eus même pas le temps d'hésiter. Je me jetai au sol, par pur réflexe, par instinct.

Et soudain, tout bascula. Une voix, derrière moi, grave, dans un peul impeccable me disait : « Toi qui es au sol, je vais me rassurer que tu y restes définitivement puisque tu sembles si bien aimer la terre ». Je compris. Ces mots, n'étaient pas là pour convaincre. Ils étaient là pour neutraliser. Me faire croire que j'avais encore le choix, alors que je n'en avais déjà plus. Une pensée me traversa : S'il ne me tue pas, c'est qu'il veut m'utiliser. Et dans cette perspective, une idée germa, fragile, risquée, mais peut-être salutaire. Peut-être qu'en coopérant, je pourrais survivre. Peut-être que céder, feindre la soumission... pourrait être ma seule issue.

Alors, les mains levées dans un geste d'impuissance calculée, j'ai rassemblé les dernières forces qui ne m'avaient pas encore trahi. Lentement, avec une dignité que je savais dérisoire, je me suis mis debout. Ils m'attendaient. L'encercllement fut immédiat. Et ce fut dans ce calme glacial que mes dernières illusions tombèrent. L'un

d'eux, l'air dur, le doigt accusateur, s'adressa au chef avec une certitude qui ne laissait place à aucun doute : C'est lui, Chef. C'est bien lui que nous cherchions, c'est lui sur la photo ». Le chef, un homme plus âgé, regard lourd, démarche mesurée, s'est approché, un cliché froissé à la main. Mon visage y apparaissait, figé par le flash d'un cliché administratif. Il me détailla de la tête aux pieds, lentement. Puis il parla, d'une voix basse, sèche, mais d'une précision effrayante. « On nous a envoyés pour te régler ton compte. Et tu sais par qui ? Par l'officier Grégoire. ». « Apparemment, ton vieux a voulu jouer au plus malin. Il a trahi Grégoire, l'a utilisé, dupé ». Il s'approcha d'un pas. Je sentais déjà son souffle sur ma peau. Il poursuivit, les yeux fixés sur moi : « Je suis désolé, mon gars. Mais je suis dans l'obligation de te tuer ». Un temps, presque une pause de respect : « ce n'est pas personnel. C'est un message pour ton père pour lui rappeler qu'on ne trahit pas ceux qui nous ont tout donné ». Je voulais parler, répondre. Mais rien ne vint. Il recula d'un pas. Lentement, il sortit son arme. Il la leva, sans hâte, sans colère. Seulement avec cette conscience terrible de celui qui agit au nom d'un ordre ancien. Je fermai les yeux.

Le goût du métal me remontait jusqu'à la gorge. Je sentais la vie me quitter lentement, comme une marée qui se retire, en silence. La mort venait comme une évidence. Et pourtant, je n'avais rien fait d'autre qu'obéir, obéir à mon

père, obéir aux ordres. Voilà où cela m'avait conduit : au bord d'une tombe que je n'avais pas creusée moi-même. C'est alors que je compris, le lien, le nœud, le nœud fatal. L'officier Grégoire était le fameux "ami" de mon père. Celui à qui il avait confié, avec fierté, ma destinée. J'aurais voulu, un jour, pouvoir le regarder dans les yeux. Lui demander : « Était-ce ça, ton projet pour moi ? » Je ne le pourrai jamais. Je repensai alors aux successions de discours paternels, aux promesses de grandeur, aux certitudes transmises comme des héritages sacrés. Je regrettais de ne pas avoir eu le temps de lui montrer le vrai visage de ce qu'il croyait être l'honneur. J'aurais voulu qu'il voie, lui-même, ce que deviennent les enfants qu'on sacrifie sans leur dire pourquoi.

Et dans ce désastre, une seule pensée me survivait : ma mère. C'est pour elle que je pleurais maintenant, non plus de peur, mais de douleur pour celle qui apprendrait ma mort, un jour, par un officier pressé ou un messenger sans nom. J'imaginai son visage, son silence, sa chute. Je pleurais aussi le deuil qu'elle n'aurait jamais fini de porter. Celui de m'avoir vu partir, droit, jeune, naïf, et de ne jamais me voir revenir. Je me sentais soudain vieux, vieilli en quelques heures. Tout s'effondrait, sauf un reste de lucidité : je regrettais de ne pas avoir vécu. Et ce regret s'enfonçait dans ma poitrine plus profondément que la balle elle-même. Je repensai à ce que je laissais. Aux mots qu'on

m'avait dits au collègue. Aux phrases qu'on nous faisait apprendre sans y croire. Et qui, soudain, devenaient vraies. Je me souvins d'un passage lu en 4e dans Les Bimanes de Severin Cécile Abega : *« Et puis, il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs, mais qui valent largement tous les chefs. Le corps est un fardeau, me disait mon père. Il ajoutait toujours que la vraie noblesse est dans le cœur. Maintenant, on nous apprend qu'elle est dans les cravates et dans les ventres »*. Il avait parfaitement raison.

Car je sais déjà ce qu'ils diront. Ils écriront que je suis tombé au front. Que j'ai péri en héros, en servant la Nation. Ils ajouteront peut-être même que j'ai donné ma vie pour l'idéal militaire, pour un drapeau, pour la paix. Mais tout cela est un mensonge. Je suis mort pour un règlement de compte, mort à cause d'une trahison paternelle. Je suis Innocent. Et je porte bien mon nom.

Fin.

Kheira Alexandra Noualie Princesse Belle

La voix des rameaux silencieux

Au bord du Wouri, quand le vent murmure dans les palétuviers et que l'eau reflète les dernières braises du ciel, le silence devient mémoire. Ce n'est pas un silence vide, un néant sonore, mais un silence gorgé d'histoires, un silence qui palpite de la vie invisible des esprits. C'est le silence des ancêtres, qui veillent sur nous depuis l'autre rive, le silence des rêves inachevés, des promesses non tenues, des amours éternelles. Et cette mémoire, à Bonjo, se transmet dans les rides des anciens, ces sillons creusés par le temps et la sagesse, qui disent que les âmes viennent s'y reposer avant de repartir vers la terre, se fondre à nouveau dans le cycle infini de la vie. Le fleuve, majestueux et secret, serpente comme un vieux conteur au souffle lent. Ses eaux sombres et profondes cachent des mystères insondables, des créatures étranges et merveilleuses, des trésors oubliés et des drames enfouis. Il a vu naître et mourir des générations d'hommes et de femmes, il a été témoin de leurs joies et de leurs peines, de leurs amours et de leurs haines. Il est le gardien de leur mémoire, le dépositaire de leur histoire. Il ne parle qu'à

ceux qui savent écouter, à ceux qui ont le cœur pur et l'esprit ouvert, à ceux qui sont capables de se laisser emporter par son courant et de se perdre dans ses méandres. Et moi, Nyango, fille du silence et de l'eau, j'ai appris à tendre l'oreille avant même de savoir marcher.

Née un soir d'harmattan, lorsque le ciel, las de tenir la mer, laissa choir des étoiles sur les toits de palme, j'étais venue au monde dans la case du sage Eyoum. L'harmattan soufflait ce soir-là avec une force inhabituelle, soulevant des nuages de poussière rouge qui obscurcissaient le ciel et enveloppaient le village d'un voile mystérieux. Les étoiles, d'habitude si brillantes, semblaient pâles et lointaines, comme si elles avaient perdu leur chemin. Mais au moment précis de ma naissance, une étoile filante traversa le ciel, laissant derrière elle une traînée de lumière argentée qui illumina la case d'Eyoum et annonça ma venue au monde.

Eyoum, mon grand-père maternel, dépositaire des contes, des douleurs et des vertus de notre peuple Ewodi, était un homme vénéré dans tout le village. Sa case, construite au bord du fleuve, était un lieu de refuge et de sagesse, où les gens venaient chercher conseil et réconfort. Il connaissait les secrets des plantes, les vertus des pierres, le langage des animaux. Il était le gardien de notre mémoire collective, celui qui transmettait les histoires de nos ancêtres aux générations futures. Il avait vu le monde

changer, les traditions se perdre, les cœurs s'endurcir. Mais il gardait toujours espoir en la bonté de l'homme et en la force de la nature.

Ma mère disait que j'avais pleuré sans bruit, comme si le monde ne valait déjà pas la peine d'être pleuré fort. Elle avait senti dès ma naissance le poids du destin qui pesait sur mes épaules, la responsabilité de préserver notre culture et de défendre notre fleuve. Elle avait vu dans mes yeux la tristesse du monde, la souffrance des opprimés, la fragilité de la vie. Elle savait que mon chemin serait semé d'embûches, que je devrais affronter des épreuves terribles, que je serais souvent seule et incomprise. Et peut-être avait-elle raison. Peut-être que le silence de mes larmes était une prémonition, un avertissement, un signe que je devais me préparer à affronter l'inévitable.

Ce village où je naquis et grandis est un bout de terre oublié des cartes modernes, mais profondément gravé dans la chair de l'histoire de ce peuple tant chéri. C'est un lieu de sable rouge, de goyaviers sacrés, de nuits peuplées de tambours lointains et d'aubes qui sentent le poisson fumé. Là-bas, le temps ne s'égrène pas en heures, mais en saisons de pluie, en murmures d'ancêtres, en fêlures du vent.

Njoh, mon père, était pêcheur. Pas de ceux qui mendient la mer, mais de ceux qui conversent avec elle. Il parlait peu, mais chaque mot tombait comme une goutte sur la peau sèche d'un tambour. Sa voix sentait la mangrove et

l'effort, le feu de bois et la foi muette. Il écoutait les poissons respirer, comprenait les gestes de la mer, lisait le vent comme d'autres lisent la Bible.

Il n'était pas chef, mais toute la tribu le consultait avant les départs pour la pêche ou les rituels du Ngondo. Il marchait droit, mais sans faste ; vivait pauvre, mais l'âme pleine. Les enfants du village disaient qu'il avait des yeux qui voyaient à travers l'eau, et des mains qui caressaient le silence. Ce silence, il me l'enseigna comme d'autres enseignent la lecture. À l'aube, il m'amenait près du fleuve, me montrait les rides de l'eau et me disait : « Écoute, elle parle. Et elle ne ment jamais. ».

Ma mère, Ndedi, était gardienne des plantes. Guérisseuse discrète, elle préparait des décoctions pour les douleurs du corps et des prières pour celles de l'âme. Elle disait que chaque feuille a un chant, et que seuls les cœurs purs peuvent l'entendre. Elle ne riait pas fort, mais son sourire guérissait les enfants fiévreux. C'est elle qui m'a appris que les larmes ne doivent jamais être honteuses, car elles sont le fleuve intérieur qui lave les douleurs tues.

J'ai été une enfant silencieuse, presque inquiète. Les autres couraient, criaient, grimpaient aux arbres comme des lucioles affolées. Moi, j'écoutais. Je regardais. Je gardais. Déjà, je sentais que j'étais appelée à une autre voie, une parole plus lente, plus grave, plus enracinée. Les anciens me touchaient le front en murmurant : « Celle-là, elle a la mémoire au bout des cils. »

Ce fut un soir de lune rousse que mon père me livra une phrase qui allait m'habiter bien au-delà de mon enfance. Il venait de rentrer, trempé jusqu'aux os, le filet vide mais le regard plein. Il s'assit sur le seuil, m'appela avec douceur. J'étais venue, pieds nus, tremblante d'un frisson que je ne comprenais pas encore.

Il me dit :

« Et puis, il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs, mais qui valent largement tous les chefs. Le corps est un fardeau, me disait mon père. Il ajoutait toujours que la vraie noblesse est dans le cœur. Maintenant, on nous apprend qu'elle est dans les cravates et les gros ventres. »

Je ne compris pas tout. Mais je sentis. Une sorte de frisson chaud, comme une vérité ancienne qui se glissait dans mes os. Cette phrase me suivit. Elle se grava dans ma mémoire comme le feu grave ses cicatrices sur le bois. Chaque fois que j'entendais un notable parler fort pour masquer son vide, je repensais à cette phrase. Chaque fois que l'on pliait devant un ventre débordant ou une voiture criarde, je sentais dans ma poitrine la brûlure d'un sens oublié.

À l'adolescence, je compris davantage.

Je compris que les vrais géants sont souvent ceux qui baissent la tête en passant. Que la force réside dans la capacité à pleurer sans honte, à se taire sans peur. Que les

diplômes ne remplacent pas l'héritage de l'écoute, que les grades militaires n'effacent pas les crimes du silence.

Au village, les chefs portaient des boubous brodés d'or, parlaient en français de marché et de politique. Mais c'étaient les femmes veuves, les vieux pêcheurs, les enfants borgnes, qui connaissaient le chant du fleuve. Et dans ce chant, aucun costume, aucune cravate, aucune médaille ne pouvait se glisser sans être rejeté comme une épine.

Un jour, une voiture noire s'arrêta à l'entrée du village. L'oncle Doume, frère aîné de mon père, en descendit. Celui qui portait un costume même sous quarante degrés, qui parlait en français par vanité et en duala par mépris. Il avait grandi ici, nourri par le manioc de nos mères, soigné par les décoctions de feuilles que seuls nos guérisseurs savent composer. Mais il était parti jeune, avait étudié à l'université de Yaoundé, puis en Europe, disait-on. Il avait « réussi ». C'est ce que répétaient les gens, avec cette étrange teinte de jalousie et de crainte. Il portait une chemise blanche trop repassée, des lunettes qui ne regardaient personne, et une odeur de parfum étranger.

Il s'installa avec sa suite dans une villa construite à la lisière du village. Rapidement, il fit construire une usine : une scierie moderne, disait-il, qui promettait de « moderniser » notre territoire, d'« offrir des emplois », d'« ouvrir le village au progrès ». Les gens, naïfs de douleur et de pauvreté, applaudirent. Mon père, lui, resta silencieux. Il

regardait l'eau du fleuve plus longuement, comme s'il y lisait l'avenir en fragments dispersés.

Les premières semaines, on entendait les machines ronfler même la nuit. On vit des poteaux en métal remplacer les arbres, des câbles se faufiler entre les manguiers. Des jeunes furent recrutés, portèrent des casques jaunes comme des couronnes. Les familles achetèrent des radios, des téléphones. Le village semblait danser sur un tempo nouveau.

Mais le fleuve, lui, se taisait.

Puis vinrent les poissons morts. Flottants, pâles, les yeux ouverts sur une mort sans voix. Les femmes arrêtaient de laver le linge dans la rivière. Les enfants tombèrent malades. Les guérisseurs dirent que l'eau était devenue amère. Le fleuve ne chantait plus. Il étouffait, suffoquait.

Mon père, un soir, ne rentra pas. Je le retrouvai agenouillé sur un rocher, face au courant. Il murmurait. Ce n'était pas une prière connue. C'était plus ancien que les mots. Une supplique. Un cri enfoui dans un souffle. Lorsqu'il me vit, il dit seulement :

- L'eau meurt. Et avec elle, nos noms.

Je ne dormis pas cette nuit-là. Une chaleur sourde battait dans mes tempes. La colère ? La peur ? L'appel ?

À l'aube, je décidai d'aller voir Doume.

Je mis mon plus beau pagne ; celui que m'avait tissé ma mère pour la danse de passage à l'âge adulte. J'attachai mes cheveux avec des fibres de raphia, comme le faisaient les anciennes. Et je marchai.

La villa sentait la climatisation et l'oubli. Doume me reçut dans un salon trop lumineux, décoré de photos de lui avec des hommes au ventre large et au regard vide.

- Que me vaut l'honneur, Nyango ?

- L'eau meurt. Et avec elle, nous.

- Tu parles en poète. Sois pratique. Que veux-tu ?

- Que tu écoutes. Que tu te rappelles. Que tu cesses. Je suis un homme d'affaires. Ce que tu demandes, c'est de la ruine. Je développe la région. Tu es trop jeune pour comprendre. Le monde ne vit plus de silences et de contes. Il faut produire, transformer.

- À quel prix ?

- L'avenir. C'est le prix. Et puis... c'est légal, tout est légal.

Il sourit. Un sourire sec et narquois. Je le regardai. Et je ne vis plus un homme. Je vis une coquille vide, remplie de titres, de peurs, de certitudes creuses. Un être sans racine, sans chant, sans mémoire.

Je partis sans un mot.

Mais dans ma poitrine, quelque chose s'était éveillé. Quelque chose d'ancestral, de brûlant, de féminin. Un feu de pluie.

Les jours qui suivirent furent faits de songes. Je marchais parmi les vivants comme une absente, les pieds encore pris dans les racines d'un rêve profond. Les mots de mon père, ceux de Doume, ceux du fleuve... ils formaient en moi une musique désaccordée, dont la dissonance me poussait vers l'inévitable. Je ne savais pas encore ce que j'allais faire. Mais je savais que le silence n'était plus une option.

Une nuit, j'eus un songe. Le fleuve s'ouvrait en deux, comme dans les récits anciens, et dans ses eaux noires marchaient les âmes oubliées : celles des ancêtres, des poissons morts, des enfants sans noms. Ils me regardaient, sans colère, sans joie. Avec cette pureté douloureuse de ceux qui n'attendent plus rien. Puis, une femme sortit de l'eau. C'était ma grand-mère, Matio Nsame, morte avant ma naissance. Elle portait un rameau vert entre les doigts.

- Prends, dit-elle. Le reste viendra.

Je me réveillai le corps brûlant, le cœur en flammes. Il pleuvait dehors, une pluie lourde, vieille, presque sacrée. Je sortis. Pieds nus dans la boue, je laissai mes pas me guider jusqu'au grand fromager, là où les anciens disent que les vérités les plus lourdes s'enracinent.

Là, je trouvai un rameau de Nkong : l'arbre des vérités silencieuses. Il brillait, couvert de pluie et de mémoire. Je le pris. Et je compris. Ce n'était pas un acte. C'était un appel.

La cérémonie du Rameau était interdite depuis des décennies. Trop subversive, disaient les autorités. Trop mystique, disait l'église. Mais les anciens se souvenaient. Ils savaient que lorsqu'une communauté trahissait ses racines, il fallait qu'un cœur, un seul, se lève et dénonce la pourriture sous l'écorce.

Cela ne se faisait pas à la légère. Porter le rameau, c'était s'offrir en cible. C'était devenir le miroir de toutes les lâchetés, de toutes les faiblesses. C'était risquer l'exclusion, voire la mort. Mais je n'avais plus peur. Car vivre dans le silence d'un fleuve mourant, c'était déjà mourir un peu.

Je préparai mon corps comme on prépare une offrande. Je me lavai dans une eau de feuilles d'Abel, je tressai mes cheveux avec les perles rouges de ma mère. Je peignis mon front avec la terre sacrée de Mbemba, et j'enveloppai ma poitrine nue d'un pagne blanc comme les premiers jours du monde.

Puis, au lever du soleil, comme l'Esther de Bonjo, je sortis. Le rameau dans ma main, haut levé.

Les gens s'arrêtèrent. Le marché cessa de bruire. Les anciens baissèrent les yeux, les jeunes restèrent figés, incrédules. Moi, je marchais.

Droit vers la villa de Doume.

Un silence immense marchait avec moi. Un silence tissé de siècles, de douleurs, de chants jamais entendus. Chaque pas faisait trembler les fondations du mensonge.

J'arrivai devant la porte d'entrée. Je frappai trois fois. Un domestique ouvrit, tremblant, et je vis dans ses yeux l'ombre d'une peur ancienne.

- Dis à Doume que la fille du fleuve est là. Avec le rameau.

Il ne bougea pas. Alors je chantai.

Un chant vieux comme la colère, doux comme le pardon. Un chant que je ne connaissais pas, mais que ma gorge connaissait. Les mots coulaient de moi comme l'eau d'une source enfin libre.

Les gens s'attroupèrent. Les téléphones captèrent. Les larmes montèrent.

Doume sortit, enfin. Vêtu d'un boubou brodé, ses lunettes fumées ne cachaient pas son trouble. Il voulait parler. Mais je parlai avant.

- Tu as coupé les arbres qui nous abritaient, sali les eaux qui nous nourrissaient, vendu les âmes de nos morts pour

des devises qui ne te consoleront jamais. Et tu oses encore croire que tu es chef ? Le corps est un fardeau. Le ventre est une illusion. La vraie noblesse est dans le cœur. Et tu l'as désertée.

Il voulut me gifler. Mais sa main resta suspendue, comme figée par une main plus grande que lui. Les anciens vinrent. Les enfants vinrent. Une vieille femme s'agenouilla.

- Nous avons oublié, dit-elle. Tu nous l'as rappelé.

Et dans un mouvement étrange, lent et sacré, tous posèrent genou à terre. Non pas devant moi. Mais devant la mémoire.

Je déposai le rameau sur le seuil de la villa. Il ne m'appartenait plus. Il appartenait au monde. Aux vivants. Aux morts.

Puis je partis.

Ce jour-là, le rameau fut replanté au bord du fleuve. Les anciens formèrent un cercle, et chantèrent un chant oublié. Le peuple suivit. Les cravates tombèrent. Les gros ventres s'écartèrent. Et Doume, qu'on appela de force, dut s'agenouiller pour écouter le pardon qu'il ne méritait pas.

On dit que le fleuve émit un son, un long soupir, comme un animal blessé qui respire enfin. On dit que les poissons revinrent trois jours plus tard. On dit que les enfants recommencèrent à rire sans peur.

Il n'est pas redevenu pur. Mais l'usine, elle, changea ses pratiques. Le fleuve retrouva progressivement sa voix. Et moi, Nyango, je devins conteuse.

Chaque soir, je dis aux enfants :

- Le corps est un fardeau. La vraie noblesse est dans le cœur. Et c'est elle qui doit gouverner les gestes.

Et dans la lumière mourante, ils écoutent.

Ils savent que :

Il suffit d'un rameau pour réveiller la forêt.

D'un cœur pour faire mentir les cravates.

D'une voix pour faire chanter le silence.

Formutar Stanislaus

B-Rebirth

The sun was gradually sinking behind the hills, and the dark cloud stealthily stretching out its arms to embrace the world. At the beginning, it seemed the brittle sun of grey and yellow would touch the peak of the hill at Shisong, as it rambled wearily to rest. But it did not. Rather, it steadily dodged the Calvary hill and was quietly disappearing behind it unnoticed. If river Bui, which slept at the foot of the hill were still at its prime, I would have seen its beauty in the sun.

That particular evening, as I watched the beauty of the fading sun flashing its dimmed rays over Shisong, the memory of river Bui of my childhood stroke me with both awe and regret. It reminded me of those days in which, one would say, nature had our bread buttered. I began to relive the past again with admiration, reminiscing the realities of those days that now sounded like fairy tales. I fancied the view of a thousand busy ant hills, spread across the vast like a host of thatch roofs in the horizon. I could visualise a network of underground termite boardrooms that defied

human creativity, arranged in carefully cut layouts. Day and night, the termites transformed hard wood and rotting matter into towers of organic beauty that breathed life into earth and spread liveliness beyond their underground bunkers of exquisite artistic excellence. With a mixture of earth and saliva, they moulded and mounted highly ventilated structures of a million chambers to inspire anthropic tomfoolery. In the month of September, when all creatures beneath the earth came out to witness life out of their underground metropolis, we waited with burning bamboo splinters at the mouth of termite mounds. We sang and swayed them to come out in their tens and hundreds and thousands, and with their brothers and sisters. What a joy we had when they started trailing out in long lines!!

Early in the morning, often during light showers, they would emerge in unison from their underground bunkers and clutch on dry corn stems. With the excitement of group existence and collective consciousness, expressed in whistling noises, laughter and song, we would scramble over them, and fill our containers with the creatures, and that was how we got our nature diet. We had no time thinking about the nutritive content of what we ate. Mother earth knew her children, and provided all that was necessary for them according to various seasons. And so we grew healthy, all plants and animals around us grew healthy too, until we started talking balanced diet, search-

ing for well packaged supplements in well branded containers, barely achieving a healthy existence. It was a common occurrence for a dull evening of cold conversions to turn into merriment, as we noticed termites flying into the kitchen, attracted by the light from the fire pit. We would all lighten up in our spirits, and mobilise for an evening catch. when we went hunting for termites in the morning showers, we did it with birds and other predators. You would see them perched on tree branches, chattering in low tones and floundering their wings from one spot to another, as they picked on the insect. The whole atmosphere would be enlivened by the comforting flavour of juices from flowering plants and the cosmic rhythm that is ignited in each heart whenever the creatures of nature are brought together in communion.

When you have observed the orderliness and beauty of the termite kingdoms of the underworld, the marvels of divine design, you wonder what inspires human cruelty. If beauty seduces, and absolute beauty seduces absolutely, where does the force behind sharp blades of gibbering machines, tearing open the bowels of the earth and plundering upon these innocent and madly creative creatures come from?

Until that evening, I had never given a second thought to the disgust our grandfather had developed for river Bui, lately. He had seen, that the fate of river Bui was a bigger picture of the blatant destruction of life itself. When he

saw children smashing ants, or trap-setters with baby animals, all that came to his mind was what river Bui had become. When he thought of how rare it had become to see a termite mould, his disgust for the sorry state of river Bui hardened his chest like muscle cramp.

In the years, he would say, the flow was clear and pure, and beneath the water one could see the polished black stones. At the time, Bui was a giant and transparent mirror, and through the placid water one could see their faces. No sound was heard across Kimbo except that of the splashes and groans of the swelling river Bui. But today, Taah would say, the mooing and wrangling from the Mbveh market overshadows the moans of the river. In Taah's view, river Bui has become helpless and tired, and the river-view, a piercing thorn in the flesh of the old generation that saw its infancy.

“River Bui has become something else. It is no longer the river Bui that I saw with my eyes when I was a child.” Taah would start. “When river Bui was still one of yesterday, it flew in silent murmurs and no one dared its patience. When it splashed and clashed, everyone knew it was a great river. It was as pure as the Baam stream. Its swelling depth, its wideness, and the glittering beams of sunlight that flashed over the water all brightened its beauty. Tappers around Kimbo cleaned their palm wine calabashes and tapping kegs along its banks. Then, the

loathsome dregs of palm wine from the kegs of two or three tappers could not threaten the purity of the river. But what has become of Bui today? Bui has become a mere narrow and miserable flow of murky water. Beneath the pale river are magnificent roots, some the roots of the greedy eucalyptus trees, others, human mischief; invisible to the ordinary eyes. It will not take long, and the mighty river Bui will be an ugly chasm.” This is how Taah spoke of river Bui. But it was not all he said about its lamentable tragedy.

“Traders from the Mbveh market have found in river Bui, a voiceless and passive receptor of dirt and varying refuse. The odour from the river varies from the stench of rotten tomatoes to that of rotten eggs and stinking cabbages. Along the river banks are used condoms, dippers stuffed with children’s faecese, stained pants and old breast wears lying in the open without shame. Heaps of a mixture of decomposing refuse and plastics sit in the river course at various angles. What is left of river Bui at some angles is a stirred dark liquid drizzling from the junks of dirt lying here and there in its course. River Bui, the soul of our land, has become a mere dribble of dreary fluid, flowing through the chunks of dirt. That is not the river Bui I knew. From here, we could hear river Bui when the water clashed. Now it only cries and protests helplessly after heavy rains. Every other day, it drops in silent sobs. During

the dry season, river Bui is barely a stream, a wretched serpent with dry feet.”

Whenever we talked about the greatness of river Bui, Taah sighed and narrated how mightier it was when he was still a child. And how could one blame Taah for his disgust of what has become of river Bui? We may have to speak like him to our children at old age. There is every reason to think this way. And what will our children say to their own children? Will the children of our children’s children have a thing to say at all?

At the Mbveh market entrance is a collapsing gutter. There, men and women and children answer nature’s call. There too, are flies and insects of various categories, from honey bees to bulky maggots. They all settle there to savour the remains of children’s faecese, the nutrients from dumped pads well suck with the menstrual flow, and the watery excrement of palm wine consumers. All the runoff water from the four corners of the Mbveh market runs across this path. After heavy rains, the runoff water carries along the refuse to the sanctuary of the Bui River.

Everything was really changing, and not for the better!!

As a child growing up, I had heard wonderful stories about the doctors and reverend sisters who worked at the Shisong hospital. We were told how the entire hospital courtyard was carefully cut into beautiful lawns of carpet

grass and beautiful trees that attracted kind by kind birds. Even without being there, we could picture the beauty of that great institution whose splendour could make one envy the sick. It was this picture of Shisong that I had on my mind until our grandmother was admitted there. I could not wait for the day our father said I would go to the hospital with my sisters. Indeed, although I waited for so long, the day finally came. I was excited all through the journey till we reached Bamngam: the scorpion hill, from where river Bui could be seen lying still, right down in the valley. From Bamngam too, one could begin to sense, with exactitude, its heavy breaths and moans as it threatened to pull down and carry away. Before we reached the bridge across the river, I had seen enough. I could no longer walk on my own. What I saw in river Bui, in its naturalness, was death. Yes! What for God sake was such a great quantity of fluid doing in one place? As I made quick and terror-inflicting visual snaps of the sleeping water, it felt as if my legs were bouncing on sinking material. It was like everything around me, including the ground on which I stood, was mobile and I was going to be carried away into river Bui if I made another dancing step forward. The bridge was made of two long poles of eucalyptus. I could see the bites of termites on the wood, and damped earth plastered on it. What if the termites had eaten the wood from inside? What if we stepped on it and it gave way to a free flight

into silent river Bui? I could not bear the sight of deep water flowing just beneath the wood on which I was supposed to walk. I cried and did not want to continue the journey again. Nevertheless, I finally crossed the bridge with first-class tears, on my sisters back. If only I had someone to take me home, I would never have crossed the river, even on my sister's back. My entire day was dull, and I witnessed seizures throughout the week anytime I remembered the scenario at river Bui.

That was the river Bui of yesterday.

As I contemplated the awe of nature's sublimity, provoked by the memories of childhood and innocence, I could see the future.

It was the year 2100. In the place where previously lay river Bui, was a chasm: a long, dry and empty stretch, with scattered rocks on the floor like the fangs of a bitter predator. I saw a group of people, some dressed in traditional regalia, others in coat and ties. Regardless of their dressing, they were all one in rank and order. They stood before a conclave of white haired, long bearded elderly creatures who appeared like men, but also, like spirits, with their heads bowed low.

"You said you are chiefs, or what?" asked a bearded, ageless woman, who did not actually look like a woman.

"Yes... chiefs from Bui division... we need your blessings and wisdom to lead the people in our care."

There is a sarcastic giggle from the spiritualised beings.

“You call Bui division, and there is no Bui. If you have lost what you come from, is there reason to think you still have yourself? Tell us the new name we should call you. Bui is not an appellation. It is a reality. Do you think it is the ties and big bellies that make you chiefs of Bui? It is river Bui, that makes you all, Bui. You all fight to be called Bui, without Bui. Does that make sense to you?”

“We...” one of the men tried to say a thing.

“We? Did you say we? Where was “we” when it all started? You all watched Bui disappear piece meal, till now that it has lost its life, and you call yourselves chiefs of Bui? Where is Bui? Where is river Bui?”

“I did not even know there was a river Bui.” Woo Bui, a traditional title given to someone whose lineage originally settled around river Bui, whispered in surprise.

“What you have come for, is only reserved for the chiefs of Bui. When you are chiefs of Bui, come back and have it.” that was the last thing I heard, and there was black out.

I saw another scenario. I saw a man who had gone into the wild for years. He could no longer bear the disgust for the dying natural order. No one had seen him for decades. Everything about him was mystery. His hair, unshaved for years, had turned into herbs, and his beard, as outstretched and scattered like the tail of a squirrel, was down to his

knee. His face was all hairy, like a thick bush, and blinking an eye was like concurrently opening and closing a window into a dark room. When he yawned, it looked like opening a deep, and dark hole on the surface of the earth, and closing it simultaneously. I wished the vision could seize already. I wish I could bring myself back from the trance. What if he saw me? What if such a creature was not supposed to be seen by ordinary people?

He stood with a transparent object in his hand, with the inscription: B-Rebirth. When he moved into the deserts, they became green. His transparent object transformed heat into rain, and dryness into wetness. I saw him coming. I watched him perform magic till he reached the track which previously was river Bui. He stood in its dry, cracked bed, and pin the transparent object into it. He went out of the desolate track, and watched from a distance, the fulfilment of his destiny. Gradually, the heat waves condensed and the skies were heavy with nimbus clouds. Before I could notice, torrential down pour came from the heavens. Day in day out, the transparent object transformed heat from the sun and atmosphere into water, and as each day passed, the water volume in river Bui increased until the river was full again.

As I smiled at the sight of what looked like the greatest of all discoveries, a woman in her late fifties showed up before me from nowhere and started talking to me.

“I can see you are happy with all that is happening... You see, it is not position or title that brings hope to the hearts of men and women. It is sacrifice. Yes. There are chiefs... and then, there are many who are not chiefs, but who are worth all the chiefs. The body is a burden, my father used to tell me. He always added that true nobility is in the heart. Nowadays, we’re taught that it’s in the ties and big bellies... we could all be this man who went out, sacrificing his entire life to see the natural order restored. We do not need to be chiefs or put on ties to do that.”

The fall of a pod of kolanut from the tree under which I had gone to have some quiet time brought me back to the world of mortals.

The End.

Njebe Pascaline Mireille

La vraie noblesse

INTRODUCTION

Dans la ville de VERDANT, où les immeubles de verre dominaient l'horizon et les voitures de luxe inondaient les rues, régnait une hiérarchie presque palpable. Les gens vivaient souvent suivant les critères superficiels. Les cravates bien nouées et les ventres bien ronds étaient des symboles de richesse et de réussite. Dans ce monde pressant, un jeune homme nommé Julien se tenait à l'écart, les enseignements de son père résonnant en lui. « Et puis il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs mais qui valent tous les chefs. Le corps est un fardeau, me disait mon père, il ajoutait toujours que la vraie noblesse est dans le cœur. Maintenant on nous apprend qu'elle est dans les cravates et les gros ventres. » La sagesse de son père résonnait en lui, mais à chaque fois qu'il marchait dans les rues de VERDANT, elle se heurtait à la dure réalité des inégalités.

LES ENSEIGNEMENTS DU PÈRE

Julien se souvint de ses après-midis passés à écouter son père, un homme aux mains calleuses et au sourire chaleureux. Son père travaillait des heures interminables comme ouvrier dans une usine, mais il était riche de valeurs. Chaque soir, après une longue journée de travail, il s'asseyait avec son fils pour partager une tasse de thé. « Mon garçon », disait-il souvent, « rappelle-toi, ce n'est pas le titre qui fait l'homme, c'est la manière dont il traite les autres. Beaucoup ne sont pas chefs, mais ils valent largement tous les chefs. » Julien apprenait ainsi que la dignité ne provenait pas nécessairement d'un statut social, mais de l'intégrité personnelle. Son père ajoutait souvent : « Le corps peut être un fardeau, mais le cœur est notre véritable richesse. Ne laisse jamais la société te dire qui tu es. »

LA RENCONTRE AVEC CHRISTINE

Un jour, alors qu'il se rendait à son travail, Julien croisa Christine, une jeune femme avec qui son père travaillait occasionnellement. Elle était la serveuse d'un café chic, un lieu prisé par les hommes d'affaires en costumes. Son sourire attachant et son regard pétillant attirèrent immédiatement son attention.

« Bonjour, Julien ! » s'exclama-t-elle. « Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vu dans le coin ! »

Julien lui renvoya un sourire timide. « Bonjour Christine. Je suis au travail comme d'habitude. Et toi, comment ça va ? »

Christine soupira. « Oh, tu sais, ici, il y a des jours meilleurs que d'autres. Certains clients sont insupportables. Mais je fais de mon mieux pour rester positive, comme tu m'as appris. »

Elle parlait de son admiration pour la philosophie de vie que Julien avait partagée avec elle, une influence héritée de son père. En discutant, ils réalisèrent qu'ils partageaient des valeurs similaires. Julien attendait toujours qu'elle lui parle de ses rêves, cachés derrière un sourire.

« J'ai toujours voulu être danseuse », confessait Christine. « Mais ici, avec des factures à payer et un loyer à couvrir, je me demande si jamais j'aurais l'occasion d'attaquer cette passion. »

Julien se sentit touché par son courage. « Tu as du talent, Christine. Ne laisse pas le monde te dicter ta valeur. Parfois, ce sont les cœurs passionnés qui apportent le plus de lumière dans la vie des autres. »

LA RÉALITÉ DE LA VIE PROFESSIONNELLE

Le temps passa, et Julien allait souvent au café juste pour la voir. Chaque échange était une bouffée d'air dans

sa journée monotone. Mais, il avait également constaté que le monde de l'entreprise, celui où il travaillait, était un reflet de la société plus vaste, une jungle où ceux qui portaient des cravates et arboraient des ventres ronds exerçaient le pouvoir.

Un jour, alors qu'il était en réunion avec son supérieur, un homme dont le costume était impeccable et le ventre bien en chair, Julien fut frappé par la manière dont il traitait les employés. Cela le mit en colère. Le patron se leva et fit des commentaires condescendants sur le travail d'un collègue, le faisant se sentir insignifiant.

Julien serra les poings, se remémorant les paroles de son père. Il devait parler.

« Excusez-moi, monsieur », intervint-il timidement, mais avec détermination. « Je pense que tous méritent d'être respectés, quel que soit leur poste. Cela ne sert à rien de rabaisser les autres pour se sentir supérieur. »

Un silence pesant s'installa dans la pièce. La tension était palpable. Le patron, surpris, lui jeta un regard noir. « Je n'ai pas besoin d'un employé pour me dire comment diriger l'entreprise. Si tu n'es pas content, tu sais où est la porte. »

Ce fut un moment charnière pour Julien. D'un côté, il ressentait la peur de perdre son emploi. De l'autre, il savait que rester silencieux serait trahir les enseignements de son

père. Après une brève hésitation, il finit par répondre : « Peut-être que si nous traitions tout le monde avec respect, l'entreprise fonctionnerait mieux. La vraie noblesse est dans le cœur, pas dans un costume. »

C'était un instant risqué, mais il avait pris un courage inexplicable. Bien que son cœur battît la chamade, Julien sentit une vague de soulagement l'envahir. Le patron, furieux, se leva et quitta la réunion, laissant les employés chuchoter entre eux, impressionnés par la bravoure de Julien.

LES CONSÉQUENCES

Suite à cet incident, Julien fut convoqué par les ressources humaines. Il s'attendait à être sévèrement réprimandé, mais à sa grande surprise, la responsable lui fit un clin d'œil. « Je ne peux pas mentir, Julien, ça a été très audacieux de ta part. Le patron n'apprécie pas vraiment que ses employés contestent son autorité. Mais je pense que l'entreprise a besoin de nouvelles voix. »

Julien était fatigué, mais soulagé. Il reprit son travail avec le sentiment d'accomplissement. Au fil des jours, il continua à exprimer ses opinions sur l'importance de la reconnaissance et du respect, réveillant peu à peu l'esprit d'équipe parmi ses collègues. Quelques employés, inspirés par son courage, commencèrent à se lever également.

Une réunion rompit les chaînes du silence. Les employés s'unirent pour discuter de leurs préoccupations et des manières de créer un environnement de travail plus positif. En voyant la transformation, Julien se sentit revigoré, il se disait que, peut-être le changement était possible, même dans un monde dominé par les cravates et les ventres ronds.

L'APPEL À L'ACTION

Encouragé par le soutien de ses collègues, Julien prit la décision d'organiser une réunion informelle après le travail, dans un café local. Il invita Christine, désireux de partager leur vision d'un avenir meilleur. Ils auraient une conversation ouverte sur la noblesse d'esprit et l'importance d'un environnement de travail sain.

Le petit café était animé. Julien et Christine accueillirent des collègues, et la discussion commença. « Nous avons tous des rêves et des passions », commença Christine, « et nous devrions nous soutenir mutuellement, plutôt que de nous rabaisser. »

Julien hocha la tête. « Exactement. Si nous voulons que notre entreprise se transforme, il faut d'abord transformer nos cœurs. Les vraies valeurs doivent prendre racine pour pouvoir fleurir. »

Les idées fusai^{ent} de toutes parts. Chaque voix avait de l'importance. Les employés parlaient des difficultés auxquelles ils faisaient face, mais aussi de la vision qu'ils avaient pour un meilleur avenir, tant personnel que professionnel. La camaraderie qui s'était développée dans ce court laps de temps leur donnait le courage de continuer à avancer.

LA CONFRONTATION

Cependant, l'optimisme ne fut pas sans défis. Le patron, en entendant ces conversations devint de plus en plus préoccupé et furieux. Il convoqua Julien dans son bureau.

« Je n'aime pas cette nouvelle attitude que tu propages, Julien. Si cela continue, je pourrais bien devoir te renvoyer. »

Julien, armé de réflexes, répondit sans hésiter : « Si le respect et la dignité mènent à mon licenciement, alors c'est un prix que je suis prêt à payer. Je préfère quitter cette entreprise que de faire partie d'un système qui ne valorise pas les individus. »

Le patron, abasourdi, resta silencieux un moment avant de répondre : « Tu es bien présomptueux, Julien. Sache que le succès se mesure en chiffres, et non en valeurs humaines. »

Julien avec un regard déterminé, rétorqua : « Je crois que ce sont les valeurs humaines qui nous donneront du succès à long terme. Nous devons comprendre que nous sommes tous ensemble dans ce voyage, et non en compétition les uns contre les autres. Cela, c'est la vraie noblesse. »

LA VICTOIRE

Les jours suivants furent marqués par une incertitude croissante. Julien craignait que son intervention périlleuse ne lui coûte son emploi. Mais au lieu de cela, une belle surprise l'attendait. Ses collègues, inspirés par son courage, se mobilisèrent. Ils décidèrent de rédiger une lettre ouverte au patron, demandant une réunion pour discuter de leurs préoccupations et des améliorations possibles à l'environnement de travail. C'était un acte d'unité, un geste qui témoignait de l'impact que Julien avait eu sur eux.

La lettre circula rapidement, et presque tous les employés la signèrent. La réunion fut programmée, et Julien, bien qu'anxieux, ressentait une excitation nouvelle. Il avait des alliés, des collègues qui partageaient sa vision d'un monde de travail basé sur le respect et la dignité.

Christine qui avait été présente à chaque étape de cette lutte, lui prit la main avant qu'ils n'entrent dans la salle de

réunion. « Peu importe ce qui se passe aujourd'hui, Julien, je suis fière de toi. Tu as réveillé tant de cœurs », dit-elle avec sincérité.

La réunion fut intense. Les employés exposèrent leurs points de vue avec passion, soulignant non seulement les problèmes de gestions, mais aussi leurs idées pour améliorer l'environnement de travail. La voix d'un des collègues, un homme qui jusqu'ici avait toujours été silencieux, résonna : « Nous sommes plus que des chiffres ou des statistiques. Nous sommes des êtres humains et nous méritons d'être traités avec dignité. Cela, c'est la vraie noblesse. »

Julien écoutait, le cœur battant. Il avait l'impression que les mots de son père vibraient dans l'air, lui permettant de ressentir toute la puissance du changement à l'œuvre. Puis le manager, visiblement abasourdi par cette confrontation collective, s'engagea à réfléchir aux préoccupations soulevées. Il était clair qu'il devait revoir son approche.

DES CHANGEMENTS À L'HORIZON

Suite à cette réunion, un vent de changement commença à souffler dans l'entreprise. Le patron, conscient de la nécessité d'évoluer, engagea des consultants pour réévaluer la culture de l'entreprise. Les employés furent invités à participer à des ateliers axés sur la communication et la

collaboration. Peu à peu l'ambiance de travail se transforma. Les visages de ses collègues s'illuminèrent, et une atmosphère de camaraderie s'installa lentement, mais sûrement, dans les couloirs de l'entreprise.

Julien devint un représentant de ses collègues, une voix pour ceux qui étaient souvent restés dans l'ombre. Christine, toujours à ses côtés, l'encourageait à poursuivre et à rêver plus grand. Ils rêvaient d'une entreprise où l'absence de hiérarchie sévère permettrait à chacun de briller.

Des mois passèrent, et les résultats de toutes ces initiatives commencèrent à se faire sentir. Le taux de satisfaction des employés augmenta, et la productivité de l'entreprise s'améliora. Les responsables surent enfin que le vrai succès allait bien au-delà de la simple mesure des profits.

LE RETOUR DE L'OMBRE

Cependant, bien que le vent du changement souffle, des ombres demeuraient. Le baron Duval, un homme d'affaire influent et bien connu pour ses méthodes d'exploitation, avait un intérêt particulier à ce que l'entreprise de Julien échoue. Il fit tout son possible pour discréditer les efforts de Julien en insérant des rumeurs parmi les employés et en sapant la confiance que le patron avait gagnée avec le temps.

Un jour, dans les couloirs, Julien surprit des murmures malveillants sur son compte. « Regardez-le, qui joue le héros... » disait une voix pleine de mépris. Cette rumeur atteignit finalement les oreilles du patron, et la tension monta à nouveau.

Confronté à ce qu'il voyait comme une menace à son autorité, le patron issu d'un milieu plus traditionnel ne savait plus où se situait le véritable équilibre. Ce revirement le fit vaciller, et il les convoqua à une réunion d'urgence.

Julien, sentant que la paix précaire pouvait être rompue, se prépara à défendre ses convictions une fois de plus. Christine, l'encourageant, répéta les paroles de son père dans son esprit : « La vraie noblesse est dans le cœur. »

L'AFFRONTMENT FINAL

Lors de cette réunion, les voix étaient bouillonnantes. Le patron fit entrer les informations fallacieuses que le valet du baron avait glissé dans les échanges entre collègues. Les employés, déjà sur la défensive, étaient suspendus aux lèvres de Julien. Ils savaient que cette réunion allait déterminer l'avenir de leur lutte.

Se levant, avec un courage qu'il ne se savait pas posséder, Julien s'accusa de manière responsable des difficultés. « Je suis conscient, comme vous tous, que nous avons fait une avancée incroyable ensemble. Mais les rumeurs qui

circulent sont un poison qui nous affaiblit. Je ne suis pas ici pour me battre contre un homme qui ne sait pas apprécier ce que nous avons accompli. Je suis ici pour défendre quelque chose de plus grand. »

Leur patron regarda autour de lui, réalisant que le soutien pour Julien était bien plus large que ce qu'il avait imaginé. Les murmures se transformèrent en gestes de solidarité, mais la tension restait palpable.

« Julien, je comprends que tu aies des intentions nobles, mais ces rumeurs pourraient nuire à l'image de l'entreprise si on ne les prend pas en compte », dit leur supérieur, en tentant de garder son autorité intacte.

S'armant d'une confiance nouvelle, Julien lui répondit : « La seule chose qui nuit à notre image, c'est le silence face aux injustices. Si nous laissons des gens, comme le baron, jouer avec notre esprit, nous deviendrons les esclaves de leur méchanceté. La vraie noblesse, et la véritable force d'une entreprise, se base sur notre unité, non sur nos peurs. »

Le regard du patron sembla changer. Tandis que la pièce se remplissait d'un silence intense, les employés commencèrent à partager leurs propres expériences. Tous avaient ressenti des injustices, mais cette fois, ils ne se laissèrent pas intimider.

Des discours passionnés émergèrent, appelant à défendre ce qui avait été gagné. Chaque voix comptait. Ils sa-

vaient maintenant que la véritable valeur résidait dans leur collaboration, leur fraternité et leur humanité partagée.

Un jeune homme du fond de la salle prit courage : « Si nous voulons que notre entreprise soit une dignité pour tous, nous devrions tous nous lever contre l’oppression, peu importe d’où elle vient. »

Ce fut le moment où la solidarité de Julien et de ses collègues éclata dans la pièce. Le patron, réalisant que l’unité des employés était bien plus poussée que leurs disputes, se mit à hésiter sur ses propres croyances. Pour une fois, il commença à écouter son cœur.

LA RENAISSANCE

Suite à cette leçon, le patron convint d’engager un dialogue avec les employés, à travers des sessions de retour constructif. Les rumeurs étaient traitées ouvertement, et les réunions régulières furent mises en place pour aborder les préoccupations de chacun.

Christine joua un rôle clé dans ces discussions. Sa voix douce, mais forte, appelait à la création d’espaces où chacun pourrait partager ses idées. « Si nous unissons nos forces, nous verrons ce que signifie vraiment la vraie noblesse », répétait-elle souvent.

Les mois passèrent, et les anciens rivaux commencèrent à se transformer en alliés. Non seulement l’attitude au sein

de l'entreprise changea, mais aussi sa culture. Julien réalisait que, plus que tout, leurs cœurs avaient compris une vérité simple : la noblesse réside dans la façon dont nous nous traitons les uns les autres.

CONCLUSION

Finalement, pendant une célébration d'entreprise, Julien se tenait à côté de Christine, le regard vers ceux qui l'avaient soutenu dans ce voyage tumultueux. Le patron prit la parole, cette fois avec humilité, et remercia ses employés pour leur bravoure et leur conviction. « Grâce à vous, je comprends que la force de cette entreprise ne se limite pas à ce que nous créons, mais à la manière dont nous construisons ensemble. La vraie noblesse n'est pas dans nos costumes ou nos riches ventres, mais dans nos cœurs. »

Les applaudissements résonnèrent, unis par une compréhension nouvelle qui transcendaient le simple travail. Julien avait enfin compris que sa voix, héritée des enseignements de son père, avait porté un changement dans son monde.

Christine, à ses côtés l'observait avec admiration. « Voilà, Julien, la véritable noblesse a pris racine ici. Nous avons éveillé les cœurs ! »

Et c'est alors que, dans l'effusion des rires et des célébrations, Julien réalisa qu'ils étaient tous unis dans une

lutte commune pour la dignité humaine. Ce monde, à l'extérieur des cravates et des ventres ronds, se construit sur une authentique noblesse, celle qui lie les cœurs. A partir de ce jour, plus rien ne serait jamais comme avant.

L'histoire de Julien, alimentée par l'amour inconditionnel de son père, devint un exemple de ce que signifie être vraiment noble dans un monde en quête de valeurs. La mémoire des rituels de l'entraide, de la compassion et du respect vivrait en eux, pour les générations à venir. La vraie noblesse, se rendirent-ils compte, se nourrissait de l'esprit collectif, unissant des cœurs et des âmes vers un but commun : construire un avenir où chaque individu, quel que soit son statut, serait honoré et respecté.

Julien et Christine continuèrent de bâtir ce rêve, encourageant leurs collègues à ne jamais oublier la richesse de l'humanité. Ensemble, ils avaient prouvé que même dans un monde où les apparences dictent souvent la valeur, il existe une force bien plus grande qui se trouve dans la bienveillance, l'empathie et le soutien mutuel. Grâce à eux, la notion de noblesse dans leur environnement avait évolué, ouvrant la voie à un changement durable qui s'étendrait bien au-delà des murs de leur entreprise.

ÉPILOGUE

Des années plus tard, Julien se tenait dans le même café où tout avait commencé. Il observait les jeunes générations

qui s'épanouissaient autour de lui, toutes animées par la même passion qu'il avait ressentie autrefois. Christine, désormais danseuse à succès, organisait des ateliers gratuits pour apprendre aux enfants de la communauté à s'exprimer par le mouvement.

La vie avait ses luttes, mais rien n'était comparable au bonheur d'avoir participé à ce cheminement. Julien souleva une tasse de café pour trinquer avec Christine et les autres, reconnus non pas pour leur statut, mais pour le poids de leurs cœurs.

« À la vraie noblesse », dit-il, sourire aux lèvres.

Et tous, en chœur, répondirent : « À la vraie noblesse ! »

Nka Beyala Paule Ivana

Les oubliées

Dans les collèges prestigieux de la ville de Yaoundé, on avait nos stars : les filles populaires.

Elles étaient belles, une peau claire, de magnifiques cheveux longs, de jolies formes, elles plaisaient aux garçons et parfois même aux professeurs. Elles savaient marcher, paraître, se faire remarquer. Elles changeaient fréquemment de chaussures. Toujours un gloss et un petit miroir dans la trousse pour s'admirer. Leur uniforme ? Cintré à la limite du règlement. Ce sont ces mêmes filles qui avaient le dernier iPhone. Elles étaient suivies sur les réseaux sociaux : Instagram ou Facebook...

À côté, il y avait la team des filles invisibles : pas de gloss, pas de miroir, ni de téléphone dernier cri. Elles n'avaient pas le fameux teint commercial, leurs cheveux à elles étaient très crépus et indomptables. Leur beauté n'entraînait pas forcément dans les critères de beauté du collège, alors elles se faisaient simplement oublier.

Saïna était de celles-là.

Saïna était le genre de fille qui passait ses récréations à la bibliothèque à lire des romans. Elle aimait écrire les histoires qu'elle imaginait, ses états d'âme, ou simplement de jolis poèmes. Elle adorait les podcasts, surtout ceux sur les thématiques philosophiques. C'était simplement une fille passionnée.

Hélas, rien de tout ça ne comptait pour être populaire. Et comme toutes les filles, Saïna rêvait de popularité, elle voulait être vue. Pas pour la marque de son téléphone portable, ni pour la texture de ses cheveux, elle voulait être connue pour sa profondeur, pour son intelligence, pour sa sensibilité. Mais ici, dans les couloirs bruyants et brillants des écoles de Yaoundé, la seule chose qui compte réellement c'est le physique.

Un matin comme les autres, Saïna se préparait pour les cours, elle enfilait son uniforme, chaussait ses ballerines, accrochait son sac à dos et prenait le chemin du collège comme à son habitude. Mais ce jour-là, en arrivant sur le campus elle vit quelque chose de différent : des affiches colorées tapissaient les murs, les poteaux, même les portes des toilettes. Le collège organisait un concours de littérature. L'information fut confirmée plus tard dans la journée lorsque le préfet des études entra dans leur salle pour confirmer officiellement le concours. Le thème simple en apparence fit sursauter Saïna : « L'habit fait-il le moine ? »

Ce thème fit écho en elle comme un espoir, un appel à l'action. Elle eut l'impression que c'était son tour à elle de briller. Enfin une question qui parlait d'elle, de son vécu, de ce qu'elle ressentait depuis si longtemps en silence. Elle avait hâte d'aller s'inscrire. Elle tenait enfin l'occasion de se faire voir, non pas à travers un miroir mais à travers ses mots. Elle était peut-être naïve de mettre autant d'espoir en ce concours, mais elle y croyait, elle était convaincue que pour une fois le fond compterait plus que la forme.

À la fin des cours, elle alla s'inscrire la peur au ventre mais le cœur heureux. Pour une fois elle se sentait actrice de sa vie et non plus une simple spectatrice qui la subissait. Une fois rentrée chez elle, elle se lava, mangea, se reposa quelques heures puis commença à rédiger son point de vue sur le sujet. Elle soutenait l'idée selon laquelle l'habit fait le moine. Une évidence pour elle, la seule société qu'elle connaissait c'était le collège. Et dans ce collège on ne voyait pas les gens pour ce qu'ils étaient mais pour ce qu'ils portaient. Un élève qui ne taillait pas ses cheveux courts était automatiquement un délinquant, un élève qui portait le même uniforme deux années de suite était vite qualifié de pauvre. Alors oui, pour elle c'était clair : la société est hypocrite à vouloir nier que l'habit fait le moine.

Une semaine s'était déjà écoulée, Saïna avait eu le temps de rendre son texte au préfet des études mais le

stress ne la quittait pas. Ses journées se ressemblaient toutes, entre suivre les cours, écouter des podcasts et aller à la bibliothèque se ressourcer. Un jour alors qu'elle écrivait des poèmes près de la fenêtre de la bibliothèque, son professeur de philosophie fit son entrée, il s'approcha d'elle avec un sourire discret avant de la saluer.

- Bonjour monsieur. Répondit-elle poliment

- Je te vois très souvent ici, plongée dans tes livres et tes écrits, pourquoi ne vas-tu pas te joindre à tes camarades pendant la pause ? Demanda-t-il intrigué.

- Je préfère lire et écrire pendant ce temps. Dit-elle simplement.

Il la regarda un instant, il voyait en elle du potentiel.

- C'est bien de cultiver sa pensée, il y a un concours de littérature organisé par le collège, j'espère que tu es inscrite ?

- Oui monsieur.

-Je suis certain que tu as quelque chose de pertinent à dire. Bon courage jeune fille. Conclut-il.

Cet échange aussi bref soit-il lui insuffla un peu de joie, elle avait senti qu'une personne croyait en elle.

De retour en classe, un membre de l'administration annonça que la présentation orale des textes aurait lieu le len-

demain, suivie de la proclamation le jour d'après. Le stress monta. D'après le jury, il fallait choisir une phrase de son argumentaire à présenter et à défendre. Mais laquelle choisir ? Se demanda-t-elle ? Sachant que cette présentation orale était répartie comme suit : 25% pour les votes de ses camarades, 25% pour ceux du jury et 30% pour ceux de l'administration. Elle se demanda plus intensément laquelle serait assez forte pour toucher à la fois les membres du jury et ses pairs.

Le lendemain, la salle polyvalente du collège était remplie d'élèves curieux. Tous ceux qui avaient participé au concours étaient invités à lire un extrait de leur texte devant leurs camarades. Tous les candidats étaient présents, Saïna sentit les battements de son cœur s'accélérer, en entrant elle remarqua avec soulagement que son professeur de philosophie qui l'avait déjà encouragée au préalable faisait partie des membres du jury. Son regard croisa le sien et un discret sourire d'encouragement la rassura un peu. Sans surprise, Hariette fut appelée la première à passer sur l'estrade. Quand on est dans les bonnes grâces de l'administration, l'ordre de passage devient un privilège. Elle n'avait jamais été première de sa classe, mais au collège Saint Jean-Baptiste, même les professeurs avaient leurs préférés.

Hariette monta sur l'estrade, sa silhouette fine, ses tresses soigneusement plaquées et attachées à l'arrière de

son crâne, son uniforme était impeccable, ajusté comme il faut, ses ballerines noires cirées brillaient. Elle dégageait cette assurance propre aux filles populaires. Elle n'avait pas encore parlé que toute la salle semblait déjà conquise.

-Honorables membres du jury, chers professeurs et camarades bonjour. Pour moi l'habit ne fait pas le moine. L'extrait que j'ai choisi pour démontrer mon propos est le suivant : « Le port de l'uniforme scolaire ne fait pas forcément de nous des élèves intègres ». En effet, certains trichent pendant que d'autres étudient réellement. Elle fit une pause, balaya la salle du regard avant de poursuivre sur un ton flatteur : mais heureusement, nous avons de bons encadreurs ici à saint Jean-Baptiste qui veillent au respect du règlement intérieur, et qui prônent de véritables valeurs. Ce concours en est la preuve, ils encouragent nos idées, et valorisent nos savoir-faire et nos savoir-être. Je suis vraiment chanceuse d'être dans ce prestigieux collège. Merci à tous ceux qui nous accompagnent au quotidien et merci à vous de m'avoir écoutée. Conclut-elle. À peine avait-elle terminé sa dernière phrase qu'une salve d'applaudissements envahit la salle. Certains élèves acclamaient même son nom : « Hariette tu es la meilleure ». Quelques professeurs visiblement charmés échangeaient des sourires approbateurs. Depuis sa place, Saïna observait, alors que Hariette regagnait sa place avec assurance, et heureuse des réactions qu'elle a suscitées. Saïna était contrariée, l'autre

n'avait rien dit de profond, elle avait surtout flatté les professeurs et répété des banalités sur le fonctionnement du collège. Mais apparemment ça suffisait pour convaincre vu la vague d'applaudissements qu'elle a reçue. Elle avait dit sans forcément y croire que porter un uniforme ne fait pas forcément de nous des élèves intègres. Elle n'avait pas tort, pourtant personne ne semblait faire attention à ça. Tout le monde applaudissait surtout parce que c'était Harriette qui parlait. Les candidats défilaient un à un sur l'estrade, exposant tour à tour leurs extraits choisis. Puis vint le tour d'Aroll, le plus jeune du concours. Contrairement à la majorité des participants, qui étaient en première ou terminale, lui n'était qu'en troisième. Son audace contrastait avec son âge, et tous attendaient avec curiosité ce qu'il allait dire. Il s'avança calmement jusqu'au pupitre sans trembler, puis lança brusquement d'une voix claire :

- La mini-jupe ne fait pas la fille facile, tout comme la longue jupe ne fait pas la sainte. Mesdames et messieurs, bonjour ! Vous l'aurez deviné pour moi, l'habit ne fait pas le moine.

J'ai choisi cet extrait parce qu'il casse une idée qu'on entend souvent dans les couloirs de nos écoles, dans les quartiers, parfois même dans nos familles : qu'une fille qui porte une mini-jupe est forcément une fille facile. Et qu'une fille en jupe longue est forcément une bonne fille. C'est faux. Ce sont des clichés dangereux. Ce que cette

phrase veut dire, c'est qu'on juge trop vite, sans chercher à comprendre la personne. Une fille peut aimer les vêtements courts et être sérieuse, intelligente, respectueuse. Une autre peut être habillée très sobrement et avoir un cœur plein de colère, et de méchanceté. Les vêtements, c'est du tissu. Ce n'est pas une vérité sur la personne. Et ils ne devraient pas nous définir. Merci de m'avoir écouté.

Après son discours, il reçut des applaudissements timides de la salle. Mais Saïna ne put s'empêcher de ressentir qu'elle avait de la concurrence. Ce que Aroll venait de dire était très pertinent. Un instant, le doute l'envahit. Ce qu'il avait dit, elle était d'accord. La mini-jupe ne fait pas la fille facile. Il avait compris. Il avait bien parlé. Mais il croyait que ça allait changer. Il parlait comme s'il suffisait d'expliquer pour que les gens arrêtent de juger. Il parlait dans l'espoir que la société prenne conscience et change. C'était ça la différence entre les deux. Elle, elle n'y croyait plus. Elle avait écrit avec ce qu'elle voyait, pas avec ce qu'elle espérait. Elle avait dit les choses comme elles étaient, sans maquiller, sans adoucir. Elle sentit le doute monter. Et si le jury préférait les discours idéalisés ? Ce qu'elle avait à dire, était cru et sans filtre. Et si le public préférait être caressé dans le sens du poil ?

Après une pause de quinze minutes, c'était enfin le tour de Saïna. Elle se leva, et se dirigea vers l'estrade. D'une voix calme elle dit : « Dans cette école, on ne te juge pas

pour ce que tu es, mais pour ce que tu portes », c'est l'extrait que j'ai choisi.

Elle prit une grande inspiration avant de poursuivre : J'ai entendu un beau discours tout à l'heure, qui disait que l'habit ne fait pas le moine. J'aimerais tellement y croire. Mais dans ce collège, la réalité est toute autre. Ici, on ne te juge pas pour ce que tu es, mais pour ce que tu portes. Comment voulez-vous que je pense que l'habit ne fait pas le moine, quand la seule société que je connais, qui est cette école, m'a montré que je n'ai aucune valeur, parce que mon uniforme est trop large, parce que mes cheveux ne sont pas longs, parce que je ne suis pas claire de peau ? Il y a une hiérarchie bien visible ici au collège Jean-Baptiste. D'un côté, les populaires ; celles qui correspondent aux critères de beauté, qui portent un uniforme ajusté parfaitement à leur silhouette, qui savent se montrer. Elles sont admirées, écoutées, valorisées. Et de l'autre, il y a les invisibles, comme moi. Celles qu'on ignore, qu'on rejette, simplement parce qu'elles ne correspondent pas à ce standard. On ne s'intéresse pas à notre personnalité, à ce qu'on pense ou ressent. Seulement à notre apparence, jugée trop différente.

Sans parler de ceux qui se font harceler pour leur physique.

La mini-jupe ne fait pas la fille facile ? Vraiment ? Alors pourquoi ici, celles qui la portent sont regardées de travers,

comme si leur seul tort était de montrer un peu de peau ? Pourquoi on les juge sans chercher à comprendre ? J'aimerais croire en un monde où on regarde le cœur avant les vêtements. Mais moi, mon cœur, personne n'a jamais cherché à le voir. Alors, pour moi, oui, l'habit fait le moine. Parce que dans cette école, c'est lui qui décide de tout.

Saïna posa son regard sur l'audience, cherchant une réaction. Un silence lourd suivit ses mots, comme si chacun mesurait la force de sa vérité. Puis, son professeur de philosophie se leva lentement de son siège de juré et applaudit avec sincérité. Peu à peu, les autres membres du jury se joignirent à lui. La salle suivit, les applaudissements montèrent en intensité, forts, respectueux, même s'ils n'atteignaient pas la puissance de ceux qu'Hariette avait reçus plus tôt. Malgré tout, Saïna sentit une chaleur nouvelle l'envahir. Elle était heureuse, pour la première fois, elle avait l'impression d'être enfin écoutée dans cet établissement. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres, timide mais sincère. Elle savait que le chemin serait encore long, que la bataille contre les jugements et la hiérarchie du collège ne faisait que commencer. Mais cet instant lui donnait la force d'y croire un peu plus.

Quelques discours suivirent encore, chacun portant sa vérité, son émotion, sa vision. Puis, la journée toucha à sa fin. Les élèves et les membres de l'administration votèrent dans un silence mêlé de suspense et d'espoir, le jury fit de

même, pesant chaque mot, chaque intention. Le gagnant serait proclamé demain. Dans la salle, un frisson d'excitation parcourait les rangs, tous avaient hâte que demain arrive, impatients de connaître le verdict.

Il était là, le terrible et grand jour-J. Le moment que les candidats attendaient mais redoutaient également. La proclamation avait lieu dans la même salle où, la veille, les discours avaient été présentés. L'école avait organisé toute une cérémonie pour cet événement important. Tout commença par le chant solennel de l'hymne national du Cameroun, puis vint la prière. Le principal prit ensuite la parole pour ouvrir officiellement la cérémonie. Vint ensuite le discours des organisateurs du concours, qui expliquèrent pourquoi ils avaient lancé ce projet et ce qu'ils espéraient en tirer : encourager les élèves à s'exprimer et à dépasser les apparences. Enfin, un représentant du jury prit la parole, soulignant la qualité des interventions et la difficulté du choix.

Puis vint enfin le moment tant attendu. Le préfet des études s'avança lentement vers le pupitre, tenant les résultats soigneusement pliés dans ses mains. Les élèves se redressèrent de leurs sièges, d'autres retenaient leur souffle. Saïna, elle, sentait son cœur battre si fort qu'elle avait l'impression que la salle entière pouvait l'entendre. Le préfet prit une inspiration, puis déclara : « Pour ce concours, les votes ont été répartis comme suit : 45 % pour le jury ; dont

25 % pour la prestation orale et 20 % pour le travail écrit, 25 % pour les élèves, exclusivement sur l'oral, et 30 % pour l'administration, également sur la prestation orale. » Il marqua une courte pause, laissant le temps à chacun de bien comprendre les critères. Puis il poursuivit : « La personne qui représentera notre collègue au concours national de littérature a obtenu les résultats suivants : 22,7 % sur 25 auprès de ses camarades, 18,3 % sur 45 auprès du jury, et 25,7 % sur 30 auprès de l'administration. Ce qui nous donne un total de 66,7 % sur 100. »

Un léger frémissement parcourut l'auditoire. Certains élèves tournèrent la tête vers leurs favoris. Saïna, elle, espérait, sans trop oser croire. Le préfet leva les yeux et annonça enfin, d'une voix claire : « Cette élève aura l'honneur de représenter notre collègue au concours national, sans plus tarder, tonnerre d'applaudissements pour »

Il laissa le silence s'installer, puis il prononça : « ... Hariette. Félicitations, jeune fille. »

Les applaudissements éclatèrent dans la salle. Saïna, figée, ne savait plus quoi penser. Un dégoût sourd l'envahit, un mélange de frustration et d'injustice ; elle regardait Hariette recevoir les félicitations, les sourires, les accolades, pendant qu'elle, dans son coin, restait cette fille invisible. Après tout, « C'est ça, la réalité de ce collègue », pensa-t-elle.

La cérémonie terminée, Saïna ramassa lentement ses affaires, les larmes au coin des yeux ; elle se dirigeait vers la sortie, évitant les regards. Soudain, son professeur de philosophie s'approcha d'elle, posant une main douce sur son épaule. « Saïna » dit-il avec un sourire compatissant, « tu as remporté la majorité des voix des membres du jury. Mais hélas, ce n'était pas suffisant, car Hariette a récolté la majorité des voix des élèves et de l'administration. » Un léger frisson d'espoir traversa Saïna ; peut-être que son discours avait touché certains, peut-être que son combat avait un sens. « Tu as fait un excellent travail, ne l'oublie jamais, » ajouta son professeur avant de s'éloigner. Saïna sentit une lueur d'espoir grandir en elle. Elle n'avait peut-être pas gagné cette fois, mais son combat ne faisait que commencer.

Une fois chez elle, Saïna entra dans sa chambre, laissant échapper quelques larmes, les mots de son professeur l'avaient certes réconfortée, mais à l'évidence elle avait mis tellement d'espoir dans ce concours. Son père, passant dans le couloir, entendit ses sanglots. Il frappa et entra doucement.

- Ça va Saïna ?

- Non papa, j'ai perdu à ce concours malgré tous mes efforts, Hariette avec son discours superficiel a gagné parce qu'elle est populaire. C'est injuste.

- Quand j'avais ton âge, je croyais que les meilleurs finissaient toujours par être reconnus. Puis j'ai compris à mes dépens que ce n'est pas toujours vrai. Mais j'ai compris une chose grâce à mon expérience c'est que notre corps est en quelque sorte un poids. J'aime beaucoup reprendre les mots d'un talentueux auteur camerounais qui dans une de ses nouvelles dit : « Puis, il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs mais qui valent largement tous les chefs. Le corps est un fardeau. Me disait mon père. Il ajoutait toujours que la vraie noblesse se trouve dans le cœur. Maintenant, on nous apprend qu'elle est dans les cravates et les gros ventres. » Ce que ce père voulait dire, c'est que le monde se trompe de critères. Il célèbre ceux qui brillent, pas ceux qui bâtissent. Il récompense les vitrines, pas la vérité. Mais ça ne veut pas dire que la vérité est moins précieuse.

Il ajouta : Tu n'as peut-être pas gagné ce concours. Mais ce que tu as écrit, ce que tu portes là, ça vaut mille fois plus que les votes achetés par des sourires de façade. Tu n'as pas perdu, Saïna. Tu n'as juste pas été jugée par les bonnes règles. Dit-il en nettoyant ses larmes.

Il avait raison : la vraie noblesse est dans le cœur, pensait-elle. Elle ne devait jamais l'oublier, même si à Jean-Baptiste, la noblesse semblait se mesurer aux gloss et aux uniformes cintrés. Mais Saïna savait qu'elle devait continuer à se battre pour que cela change ; les paroles de son

père, renforcées par les encouragements de son professeur, ravivèrent son espoir.

Ce soir-là, elle alluma son ordinateur et créa une plateforme qu'elle appela Les Oubliés, pour partager son expérience d'invisible au collège Jean-Baptiste. Elle ne se doutait pas encore de l'impact engendré.

Très vite, tout le monde parlait des Oubliés. Au collège Saint-Jean-Baptiste, on chuchotait à chaque récré :

- Tu as lu le dernier témoignage ?
- Tu crois que c'est qui, derrière cette page ?

Mais ce n'était plus juste une rumeur de couloir. Dans d'autres lycées de Yaoundé, on partageait les publications, certains enseignants en parlaient en classe.

Les élèves les plus timides se retrouvaient enfin dans des mots écrits par d'autres. Et même ceux qu'on appelait « populaires » lisaient en silence, et comprenaient.

Chaque jour, des élèves de Jean-Baptiste, et d'autres écoles de la ville racontaient leur expérience en tant qu'oubliés, ils parlaient également de leur frustration. Peu à peu, Les Oubliés devint bien plus qu'un refuge pour les invisibles. Ce n'était plus juste une plateforme pour ceux qu'on ignorait dans les couloirs. Des élèves populaires commencèrent aussi à écrire. Ils disaient que malgré les apparences, ils se sentaient enfermés dans une image. Toujours admirés pour leur beauté, mais rarement pour leurs idées.

Saïna comprit alors que le problème était plus grand, la société donnait trop d'importance au physique. Elle mettait en avant le corps, mais pas l'esprit. Raison pour laquelle le corps est un fardeau.

Mais cette plateforme devenait un soulèvement silencieux contre ce fardeau-là, un endroit de vérité. Une voix partagée, portée par des cœurs nobles qui, à leur façon, réclamaient tous la même chose : être vus au-delà de l'apparence.

Lakeh Shely

Nostalgia

That night, we slept under the bed because the gunshots rattled the walls like angry storms. The windows seemed ready to shatter with every crack of the rifles, and the dark sky was pierced by flashes of light that made shadows dance wildly on the ceiling. Outside, the streets were deserted and heavy with silence, broken only by bursts of gunfire and distant screams swallowed by the smoke. We huddled close together, breath shallow, bodies pressed to the cold floor. The broken louver above us rattled as stray bullets slipped through its gaps like restless spirits. Mama began chanting and whispering prayers into the darkness, clutching my hand so tightly that I felt the weight of fear buried deep in her bones.

For three whole days, we stayed hidden inside. Those hours stretched endlessly, filled with a silence so loud it pressed against my ears and heart like a physical weight. Food and water dwindled. We strained to listen for footsteps or voices that might signal life beyond our walls.

Outside, the world had folded in on itself, shrinking into a place of shadows and danger.

When the gunfire finally died down, we did not rush. Instead, we slipped out as quietly as ghosts, weaving through thick bushes, hearts pounding so loudly it seemed the earth itself might hear. The moon was a pale, distant witness, barely lighting the narrow path ahead. The air smelled of smoke, wet earth, and loss. We ran without looking back until we reached another town, a place filled with unfamiliar faces and cautious eyes. There, we stayed for some time, waiting for the world to quiet. But it never truly did, so we just continued moving hoping we were going to find home.

Now, standing where I was born, memories came flooding back slow, relentless, impossible to ignore. I walked past the cracked walls of the school that was once filled with the laughter of children. I remembered how we played under the mango trees, chasing each other with the sun warming our skin and hope in our hearts. But the school was silent now, its windows boarded or broken, the playground empty except for the restless wind.

Thoughts of friends I had lost haunted me. Joel, wild and fearless, climbing mango trees without fear, was gone taken by a fate that was too cruel to name. Miriam, who always plaited my bakala on warm afternoons, lived far

away now, in lands I might never see. Juliet, whose smile could brighten the darkest days, had disappeared like a secret. Passing by the market where Ma Carine used to sell her tomatoes, I saw the stalls nearly empty, colors faded, and scents gone. Ma Carine's kind eyes would have given me the softest tomatoes as always, but she was nowhere to be found.

The town I returned to had shed its old skin. The faces were unfamiliar; the laughter was louder but emptier. Men in polished shoes and tight ties brushed past the roadside women like ghosts. Their bellies swelled with something more than food power, perhaps, or pride. Behind tinted windows, they sat laughing at things only they understood. An old woman, called out from her fruit tray. She greeted them. They didn't look back. And that's when Papa's voice returned to me, soft and steady: "and there are many who are not chiefs, but who are worth all the chiefs. The body is a burden," he always said. "True nobility lives in the heart. But nowadays, they teach us it lives in ties and big bellies." I stood still, holding that thought like a matchstick in a windstorm, trying not to let it flicker out. Papa must have known I'd need those words one day to keep my spine straight in a place that only bowed to titles.

As I approached the river where we once skipped stones and dreamed of futures larger than the fields around us, I found it quieter now. As if the river itself had been drained

by the years of hardship. The stones were still smooth, worn by time and water. Sitting down, I let my fingers trace patterns in the warm sand, feeling the cold bite of the water on my toes.

Behind me came footsteps... I did not turn immediately, but when a voice finally spoke, it was gentle and hesitant. "You came back." Slowly, I turned and met eyes I thought I would never see again. Desmond stood there, older and thinner, shadows darkening his gaze, carrying the weight of sleepless nights and secrets too heavy for words.

"You're alive," I whispered.

"So are you," he answered.

We stood side by side on the riverbank, two ghosts wrapped in memories of a place that might no longer exist. He said quietly that he had seen my mother's house, though she was not there anymore. The silence between us was thick with unspoken pain. When he asked why I had returned, I had no words. How could I explain a heart full of longing and guilt?

Desmond looked away and said, "Some say you were lucky. That you left in time." When I asked if it felt like luck, he did not answer. There was something he held back, a secret lying just beneath the surface. Then he talked about lists of names marked for silence and disappearance. People too loud, too curious, too brave. They

vanished quietly, and the world pretended not to notice.

He told me that he had almost been on one of those lists. The river flowed between us, relentless and indifferent, as he said softly, “They never took your name off.”

My heart pounded as I stood, the wind catching my scarf and my mind spinning. When I asked why he was telling me this, he said it was because someone had seen me at the town hall the day before. A chill crawled down my spine. “You should go,” he urged.

I wanted to ask where or why, but he had already turned away, his footsteps fading into the darkening evening.

I looked once more at the river, then at the thickening clouds above. The light was shifting, and in that moment, I understood something deeply true: home is not a place you return to. It is a burden carried quietly in the heart, fragile and precious like an old matchbox holding the last spark.

I walked away through the overgrown path, past the school, past unmarked graves, past walls that whispered the names only the wind remembered. When I reached the house, I did not go inside. Instead, I turned and walked on.

Walked away from the house without looking back, my steps heavy on the cracked earth. The sky overhead was bruised with gathering clouds, as if the heavens themselves mourned the fragments of a life left behind. The once fa-

miliar streets twisted around me, but everything felt smaller, squeezed by years I hadn't lived here. The laughter that once rang out had faded to echoes in my mind, replaced by silence thicker than the dust beneath my feet.

The streets led me to the town hall, a new building with glass walls that reflected the sharp blue of the sky. Men in suits passed through its doors, their bellies large from privilege, their ties tight as nooses. They laughed loudly, oblivious to the old woman I had just seen, to the crumbling walls and broken homes that surrounded their fortress of power. It was a place that belonged to them a kingdom built on wealth and status, far from the dust and dreams of those like me.

I wanted to shout that true nobility was not theirs to claim. It belonged to the hearts that carried loss and hope side by side. But my voice was swallowed by the wind.

As the sun dipped lower, I found myself at the edge of the old river again. The water was cold and slow, the stones smooth beneath the surface as they had always been. I knelt beside it and dipped my fingers into the current, feeling the chill seep into my skin. The river had witnessed everything; laughter and tears, life and death and it continued to flow, indifferent but steady.

Desmond's words sang in my mind: They never took your name off.

I looked up, scanning the horizon. Shadows stretched long between the trees, and the air was heavy with the scent of rain. Somewhere beyond the river, the world waited, but I did not belong to it anymore. Or maybe it no longer belonged to me.

A sudden movement caught my eye, and I turned sharply. A figure stood in the distance, partially hidden by the tall grass. My breath hitched, heart pounding. I could not tell if the figure was friend or foe, stranger or memory made flesh. The silence stretched, broken only by the whisper of leaves and the steady flow of water.

The figure took a step forward. I recognized the slow, deliberate gait. Familiar, yet distant.

It was Roland.

His face was harder now, marked by years I could not name. His eyes met mine without surprise. There was a tension between us, a weight unfinished tales. He did not speak, and neither did I. We stood like two ghosts on opposite banks of a river that separated us in more ways than one.

“You shouldn’t be here,” he finally said, voice low and rough.

“Neither should you,” I replied.

He looked away, jaw clenched. “Things have changed.”

“Yes,” I said. “So have we.”

The wind picked up, rustling the leaves and carrying with it the scent of rain and forgotten promises. The sky darkened further, and the first drops began to fall.

I knew then that this was not a place for old friends or easy answers. The past had folded itself tightly around this town, and those who remembered carried its weight like a secret too dangerous to share.

Roland took a step back, then another, disappearing into the mist that rolled in from the hills.

I remained by the river, the water washing away the footprints I had left behind.

Home was no longer a place. It was a story written in scars, in warnings, in the courage to carry on despite it all.

And sometimes, the hardest thing was not to stay or to return, but to let go.

The rain softened to a drizzle, but the chill lingered, seeping into my bones like a slow warning. I pulled my scarf tighter, though it was heavy and cold, clinging to me like a second skin. Around me, the town seemed to hold its breath, frozen in time between past and present, between memory and oblivion. The muddy path beneath my feet had turned slippery, each step uncertain yet inevitable, as if the earth itself wanted to remind me of every footprint I had left behind.

I thought again of Papa's words, the ones he repeated with a solemnity that made them feel like a prayer: The body is a burden. True nobility is in the heart. Those words had once comforted me, a shield against the world's harshness. But standing here, in the silence and shadow of everything lost, I wondered if the heart could bear the weight of so much absence. If nobility was enough to withstand the cold, the fear, the silence that swallowed whole those who dared to dream.

A sudden flash of memory broke through the quiet the day we buried old Auntie Madeleine. She had no titles, no land, no children to mourn her. Yet the whole town had come to say goodbye, their tears as fierce as if they'd lost a queen. Papa had held my hand then, his eyes heavy with stories, and whispered that true worth was not in riches or rank but in the quiet strength to be kind, to hold on when everything else fell away.

Then, footsteps came again slower this time, deliberate, almost hesitant. My pulse quickened, the blood pounding in my ears louder than the rain. I did not turn immediately, afraid that to do so might shatter the fragile peace I had found in this moment.

"You should not have come back," the voice said, rough like gravel but low enough to carry a warning.

I finally faced the figure stepping from the shadows a man shaped by years of survival and loss. His eyes held a hard

light, the kind that had seen too much and said too little. Recognition flared sharply, a wound reopened.

“I had to,” I answered, my voice barely above a whisper.

He looked away, the weight of unspoken things heavy between us. “Some things should be left behind,” he said, voice breaking under the strain.

“But how do you leave a place that never lets you go?” I asked, searching his face for a friend I once knew.

He did not reply, instead, the rain fell harder, drumming on the earth and washing away the footprints of our past.

For a long moment, we stood there, two shadows entwined by memories and regrets. Then, slowly, he stepped back, fading into the night as the storm swallowed him whole.

I was left alone beside the restless river, the water carrying away fragments of a life I could no longer reclaim.

The truth settled around me like the cold mist the past does not easily loosen its grip. Some names remain etched in lists no one dares speak of aloud. Some stories end not with resolution, but with questions that echo in the dark.

And I realized, with a clarity both terrifying and freeing, that home is not a place to return to. It is a burden carried quietly, a flame flickering on the edge of being extinguished.

With the last light fading behind the clouds, I turned away from the river and the town that was no longer mine. The night embraced me like an old, bitter friend, and I walked on toward whatever awaited beyond the silence.

I took a step back, then another, each movement slow and deliberate, as if the ground beneath me might betray my presence at any moment. My heart pounded fiercely, a wild drumbeat echoing through the silence of the night. The river beside me whispered its endless song, flowing steadily as if untouched by the weight of the past or the uncertainty of the future. Yet I felt the weight heavy and crushing settled deep within my chest.

The wind picked up again, sweeping wet leaves along the muddy path, carrying with it faint sounds from the darkness. A rustle of movement, a shadow shifting just beyond the pale circle cast by the flickering streetlamp. I dared not turn, afraid that meeting those eyes might trap me in a place I could no longer escape. My breath came shallow, quick, betraying the calm I tried to wear.

The river's song was joined now by the sound of something else, breath. Steady, measured, but close enough to set my skin crawling. I swallowed hard, eyes fixed on the shadows beyond the light.

The cold wrapped itself around me like a shroud, heavier now than before. The weight of the past, the burden of

memories and names never spoken aloud, pressed down like the thick night air. I was no longer just a visitor here I was a keeper of secrets, a bearer of stories too dangerous to share.

The river flowed on, Indifferent and eternal, carrying away the fragments of a life I could no longer reclaim. And beneath its surface, the truth lay waiting: some places never let you go. Some names remain etched in the quiet corners of the heart, hidden but never forgotten.

I turned away from the river, stepping back toward the shadows of the town that was no longer mine, each footfall a soft echo in the vast, empty night.

And as the rain began again, heavier now, I understood at last that home was not a place to return to. It was a burden carried quietly inside, a flame flickering dangerously close to being extinguished.

The night closed in, swallowing the last of the light. And I walked on into the darkness, into the unknown carrying with me the weight of everything left unsaid.

Akoa Lie Anne Thérèse

Demain, même numéro

06h40, Makepe, lundi.

Elsie remonta la bretelle de son sac avec lassitude. C'était un matin collant, lourd, où l'air semblait avoir oublié comment circuler. La chaleur ambiante n'arrangeait pas son désarroi cumulée sur la fatigue d'une courte nuit. Le bitume était déjà chaud sous ses tennis. Comme chaque jour depuis deux semaines, elle se posta à l'arrêt informel du quartier, guettant le taxi-bus numéro 5 qui passait par Bonapriso.

Le premier passa, bondé. Le second était tout aussi plein. Le troisième, presque vide, s'arrêta dans un crissement sec. Elle grimpa à l'arrière et se glissa sur la banquette du fond, côté fenêtre, son "spot" habituel. Elle sortit ses écouteurs et lança un morceau de Charlotte Dipanda dans son téléphone. Ses écouteurs bon marché filtraient à peine les bruits urbains mais ça ne l'arrêtait pas de taper son pied au rythme de la musique douce de la chanteuse à la voix mielleuse.

C'est là qu'il monta.

Il portait un tee-shirt blanc, un jean roulé aux chevilles, et tenait un sac en papier kraft translucide contenant — chose étrange — des tasses en porcelaine. Il s’installa à côté d’elle, avec un petit hochement de tête. Elle le lui rendit sans mot. Elle le détailla du coin de l’œil. Assez grand avec une musculature qui se voyait à travers son t-shirt. Des nattes toutes propres et les joues rasées. Il semble relativement jeune, sa tranche d’âge sûrement. De lui émanait une douce odeur de cannelle et de vanille.

Le bus démarra, bringuebalant. Le chauffeur fit de son mieux d’éviter les nids de poule en slalomant entre eux. Deux virages plus loin, l’une des tasses fit un petit cling ! contre une autre. Ils tournèrent la tête en même temps. Le visage d’Elsie afficha de la stupeur face au calme olympien de son voisin de siège.

— Elles sont entières, dit-il. J’ai vérifié.

Elle haussa un sourcil.

— Ce n’est pas très pratique, le bus pour la vaisselle.

— C’est mon test de confiance. Si elles survivent à ce trajet, elles survivront à son prochain propriétaire.

Il ne dit rien d’autre. Elle non plus. Mais elle sourit.

Mardi. Même endroit. Même heure.

Il était là. Même tee-shirt, de nouvelles tasses. Ce jour-là, un prêcheur dans le bus interrompit leur tentative de

salutation avec un discours enflammé sur les péchés de la jeunesse moderne. Malgré la chaleur écrasante, il expliquait avec véhémence le pourquoi les relations sexuelles avant le mariage sont proscrites dans la loi divine. Certains passagers, fatigués par ses cris – car il hurlait à plein poumons ses propos — le rabrouèrent. Elsie et son voisin de siège restèrent muets, étouffant des rires complices.

Mercredi. Pluie.

L'arrêt était désert. Le bus arriva presque plein. Elle monta, ruisselante car elle avait omis de regarder les prédictions météorologiques la veille pour sortir avec un parapluie. Une place vide au fond. Il était là, encore. Il lui fit un signe. Elsie glissa sur la banquette en tremblant de froid. Il lui proposa un mouchoir en tissu qu'il sortit de sa poche.

— Non ! Ce serait trop demander venant de vous.

— Je vous en prie et je le laverai de toutes les façons.

Elle sourit timidement et prit le mouchoir en murmurant un remerciement gêné.

Jeudi. 06h45.

Le bus était presque vide. Ils avaient l'arrière pour eux. Il posa le sac de tasses sur ses genoux.

— Je suis céramiste. J'ai une petite boutique au Marché Artisanal.

Elle tourna la tête vers lui.

— Vous faites des tasses ?

— De mes mains.

Elle était impressionnée. Et un peu intriguée. Pourquoi prendre le taxi-bus avec un sac de porcelaine tous les jours ? Surtout connaissant l'état piteux de nos routes, il devrait les mettre dans un sac qui offrirait un peu plus de protection pour ses créations. Mais Elsie n'osa pas poser davantage de questions et se concentra sur le paysage qui défilait à l'extérieur.

Vendredi. Même heure. Le halo de confiance.

Le bus était plein. Elle n'avait pas de place. Il la repéra de loin, demanda à un passager de se serrer. Elle le rejoignit, et resta debout. Le sourire plein le visage, il la contempla un instant sans rien dire. Il ne savait pas si c'était le soleil derrière elle mais grâce aux rayons lumineux de l'astre, un halo de lumière se reflétait dans son afro qu'elle arborait fièrement depuis qu'ils se sont rencontrés dans le bus. Il lui tendit le sac.

— Tiens-le un moment. Tu vas voir ce que c'est.

Elle le prit avec précaution. Dedans, une seule tasse, bleue, avec des motifs en spirale.

— Tu testes ma confiance ?

— Peut-être.

Samedi. Il n'est pas là.

Le bus passa. Elle monta. Il n'était pas là. Elle se sentit idiote d'avoir regardé tous les visages. Elle descendit plus tôt, pour continuer le chemin à pieds et se changer les idées.

Lundi. Surprise.

Il remonta. Cette fois, il n'avait rien en main. Il sourit en la voyant, et s'assit sans dire un mot. Ils roulèrent longtemps en silence, le bruit du moteur et les conversations des autres passagers comme fond sonore.

Elle tourna la tête. Il la regardait.

— C'est bizarre mais, commença-t-il, je ne connais pas votre nom. Enchantée chère inconnue du bus numéro 5, je m'appelle Bruno.

— Elsie. Enchantée. Que c'est cocasse, il m'a fallu plusieurs jours pour pouvoir enfin mettre un nom sur mon voisin de bus de chaque matin.

— Oui que c'est absurde en effet. On peut se tutoyer pour retirer l'ambiguïté entre nous.

Un blanc s'installa entre eux. Elsie avait les yeux rivés sur son téléphone mais rien d'intéressant s'y passait.

Bruno vit bien qu'elle attendait qu'il continue la conversation et c'est ce qu'il fit.

— Tu sais ce que je fais avec les tasses ?

Elle haussa les épaules.

— Je les offre aux gens qui ne parlent pas.

Elle fronça les sourcils. Il poursuivit.

— Ceux qui montent, qui regardent leurs pieds, qui rêvent ou qui s'éteignent. Je leur laisse une tasse avec un message.

Elle le fixa.

— Et moi ?

Il sourit.

— Toi, tu parles. Et tu n'as peur d'exprimer ce qui te tient à cœur on dirait.

Mardi 07h15. Le sac en papier.

Le numéro 5 était en retard aujourd'hui et cela repercutait sur son emploi de temps de la journée. Le bus était plus vide que d'habitude. Elle monta. Il n'était pas là. À sa place, sur la banquette, un sac.

Elle le prit. Une sous-tasse. Blanche. Avec un papier scotché dessus, ou est écrit en feutre bleu :

“Je serai à l'arrêt de Texaco demain à 7h.”

Elle relut trois fois. La chaleur monta jusqu'aux joues.

Mercredi. Texaco. 6h58.

Elle est là, debout, tasse dans le sac, cheveux nattés, un casque audio autour du cou. Les taxis passent, un vendeur de beignets crie. Il arrive, en marchant. Pas de bus aujourd'hui.

Il lui tend une tasse verte parsemée de roses.

— Elle est pour toi. Tu peux y verser ce que tu veux. Café, promesse, silence. Pas besoin de payer, je te l'offre.

Elle la prend, sans un mot. Puis, en souriant elle dit :

— Je t'ai aussi fait une tasse.

Il fronce les sourcils.

Elle sort de son sac un papier avec un dessin de tasse de thé ébauché aux crayons pastel.

Mais au-dessus, elle a écrit au feutre :

“On prend le même numéro demain ?”

Il rit. Et cette fois, elle sentit son cœur rater un battement.

— A la place, j'aimerais qu'on se voie dans un endroit calme. Ça te dirait ?

Dimanche 14h. Les sons.

Le lendemain, ils se retrouvèrent dans un petit parc urbain presque vide, juste deux bancs, quelques enfants qui

jouaient au loin et l'ombre rassurante d'un jacaranda. C'est la première fois qu'ils se voient loin des bruits des voitures ou du brouhaha matinal des gens grincheux.

Bruno était assis à ses côtés, un carnet sur les genoux, un crayon entre les doigts. Elsie s'installa à côté, un jus de goyave à moitié entamé à la main.

— Tu fais quoi ? demanda-t-elle.

— Je dessine... les sons.

— Comment tu dessines un son ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je ferme les yeux, j'écoute. Puis je laisse ma main bouger.

Elle s'inclina légèrement pour voir. Des formes étranges dansaient sur le papier, comme des vagues, comme des mots pas encore nés.

— Et moi ? Tu m'as dessinée ?

— Pas encore.

Il se tourna vers elle.

— T'es pas un son.

Elsie ressentit de la chaleur monter jusqu'à ses joues, surprise.

— Tu veux dire quoi ?

— Tu me parles trop pour que je devine ce que tu ressens.

Elle rit.

— Et toi, tu parles trop peu pour qu'on devine ce que tu caches.

Ils éclatèrent de rire ensemble.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à devenir céramiste ?

— Par passion je dirais, mais c'était pour ne pas suivre le chemin que mon père avait tracé pour moi.

— Il aurait aimé que tu fasses un concours d'Etat n'est-ce pas ?

— Oui mais il aurait également aimé que je sois aussi un leader, un chef. Et puis, il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs, mais qui valent largement tous les chefs. Le corps est un fardeau, me disait mon père. Il ajoutait toujours que la vraie noblesse est dans le cœur. Maintenant, on nous apprend qu'elle est dans les cravates et les gros ventres.

Cette dernière phrase fit réfléchir Elsie.

Une semaine plus tard. Silence.

Le lundi suivant, elle se leva plus tôt.

À 6h40, elle était déjà debout à l'arrêt, ses écouteurs dans les oreilles, même si elle n'écoutait rien. Elle scrutait chaque taxi-bus en espérant reconnaître cette silhouette, ce sac cabossé rempli de tasses. Rien.

Mardi, pareil. Elle prit le numéro 5 mais elle ne le vit pas.

Mercredi, elle s'était maquillée un peu. Elle s'était dit que, si par hasard il apparaissait, elle voulait avoir l'air « présentable », ce mot que sa mère employait pour dire vivante.

Jeudi, elle faillit ne pas venir. Elle voulut changer de ligne de bus. Mais elle vint quand même. Parce qu'il avait promis. Et que même sans promesse, ça aurait été dommage de ne pas essayer encore une fois.

Le numéro 5 passait. Il s'arrêtait, repartait. Mais Bruno n'y était pas.

Le vendredi, elle s'assit à l'avant du bus. C'était un peu symbolique, un peu idiot. Mais elle se dit que si quelqu'un l'apercevait depuis le trottoir, au moins, on verrait son visage.

Samedi. Colis.

Le samedi, elle se leva tard. Plus question de se précipiter nulle part. Elle prépara du thé. Dans une tasse moche. Trop fine. Sans âme. Elle ne voulait pas salir le cadeau que Bruno lui a offert, le trouvant trop précieux.

À 10h05 lorsqu'elle sortit de chez elle pour aller à l'arrêt de bus, une moto s'arrêta pile devant elle. Un livreur en veste orange descendit de l'engin.

— C'est bien vous Elsie ?

— ... Oui.

— On m'a demandé de vous remettre ça en main propre.

Il lui tendit une boîte rectangulaire, assez lourde. En papier kraft, avec du ruban adhésif brun, un peu mal découpé. Elle la retourna. Aucun nom, juste un petit mot, collé dessus :

« Attention, fragile. Contenu émotionnel possible. Peut aussi contenir des fleurs si l'envie te prend. »

Ses mains tremblaient en l'ouvrant. Elle trouva une boule de papier journal, soigneusement emballée. À l'intérieur, un vase. Blanc, simple, sans décoration, mais lissé avec soin.

Et sur la courbure intérieure, une inscription gravée :

« Tu peux y verser ce que tu veux. »

Sous le vase, un petit carré de papier :

“Le numéro 5 a changé d'itinéraire. Mais y a une place à l'avant pour toi. Samedi, 15h, Marché Artisanal.”

Une semaine plus tard. Samedi. 15h tapantes. L'atelier.

Elle hésita. Une partie d'elle criait que c'était ridicule. Une autre se disait que ça n'avait rien de dramatique. Juste un détour. Un moment qu'on accepte de vivre.

À 14h40, elle descendit du taxi devant le Marché Artisanal. Les stands se succédaient, bruyants, colorés. Du cuir, du bois, du tissu. Et enfin, un petit espace à l'écart, calme. Un auvent clair avec des céramiques posées sur une nappe en raphia. Un panneau en bois :

"Tasses bruyantes pour silences utiles."

Bruno était là, assis sur un tabouret, un tablier sale attaché à la taille. Ses mains modelaient lentement une anse. À côté, une boule de terre. Il leva les yeux en la voyant, mais ne dit rien. Il sourit juste.

Elle avança, posa son sac. Sur la table, des tasses — toutes différentes. Certaines portaient des mots :

"Ça ne veut pas rien dire."

"Je pensais à toi même quand je ne pensais à rien."

"Si tu me remplis, je déborde exprès."

Elsie prit la sienne, sortie de son sac. La fameuse tasse verte. Bruno la regarda. Il posa une autre tasse blanche, encore chaude, toute lisse, toute neuve, devant elle. Silence. Bruno se nettoya les mains puis dans un élan de courage, il prit les mains d'Elsie entre les siennes. Il les caressa de ses pouces fébrilement, elles étaient petites, fines. Contrastes de ses mains larges et calleuses.

— Tu travailles ici maintenant ? demanda-t-elle, presque timidement.

— Depuis toujours. Mais je viens seulement de m'y autoriser.

Il se gratta la nuque. Il parlait comme quelqu'un qui n'avait pas eu à faire ça depuis longtemps.

— Et la tasse ?

— Un test. Un appel au calme. Un objet inutile, donc essentiel.

Elle sourit. Elle avait envie de rire, et de pleurer, sans raison. Elle regarda la tasse vide.

— Et si je veux y verser quelque chose ?

— Verse. Même rien. Je suis là.

Silence. Encore. Un de ces silences qu'on ne comble pas, qu'on écoute.

Puis elle répondit :

— Je vais commencer par du thé. Et peut-être...par rester.

Bruno leva les yeux vers elle, mais cette fois, pas pour observer. Pour accueillir. Et à ce moment-là, tout ce qui avait été presque, devint peut-être.

Makepe. Deux semaines plus tard.

Le soleil s'était levé paresseusement ce matin-là. Elsie n'avait pas mis de réveil. Pour une fois, elle n'avait pas d'impératif. Pas de stage, pas de rendez-vous. Pas même l'envie de prendre le numéro 5.

Assise sur son balcon, enroulée dans son pagne préféré, elle tenait entre ses mains la tasse verte, celle que Bruno lui avait tendue à l'arrêt de Texaco. Elle y avait versé une infusion de citronnelle — cueillie elle-même dans le jardin de sa tante. Elle avait pris le temps de la faire bouillir lentement, sans rien ajouter. Juste de l'eau et de la plante. Juste du vrai. Comme ce moment.

Le liquide fumait doucement. Le vent faisait doucement claquer les feuilles du papayer en contrebas. Un oiseau chantait dans les fils électriques. Le chant n'était pas joli. Mais c'était vivant.

Elle regarda la tasse. Elle n'y avait rien inscrit, volontairement. Pas besoin de mot ce matin. Le silence suffisait.

Elle pensa à Bruno, à son regard attentif, à ses silences pleins. À ses tasses qui parlaient à la place des gens. Elle ne l'avait pas revu depuis sa visite à l'atelier. Ils s'étaient promis... rien du tout. Pas de « on se voit demain », pas de « je t'écrirai ». Juste des sourires. Des gestes calmes. Une tasse tendue. Une main frôlée.

Et c'était assez.

Ce n'était pas une histoire d'amour dans le sens classique. Pas encore. Mais c'était une histoire de présence. Une histoire de détour, de hasard qu'on laisse fleurir. Et pour la première fois depuis longtemps, Elsie ne ressentait

ni impatience, ni doute. Elle n'attendait pas un message. Elle n'attendait pas d'être choisie, rassurée, validée. Elle était juste là. Elle se sentait remplie. De silence, de thé, de possibilité. Le taxi-bus numéro 5 passa au loin, klaxonnant fort dans la rue poussiéreuse. Elle le regarda s'éloigner avec un petit sourire.

Pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, elle restait là, tasse en main, cœur posé.

Et peut-être que, demain, elle reprendrait le même numéro.

Yackson Nkoanga Armel Sorel

Nkondo ou le silence brisé

Nkondo, petit village enclavé, perdu aux creux des montagnes, semble figé dans le temps. Ses ruelles étroites et sinueuses, bordées de maisons aux toits de chaume, racontent des histoires oubliées. Ici, la vie s'écoule au rythme des saisons, loin de l'agitation du monde moderne. Pourtant, sous cette apparente tranquillité, les habitants portent en eux des rêves et des espoirs aussi vastes que les sommets qui les entourent...

Il eut un matin brumeux, où la paix de Nkondo fut brutalement troublée. La découverte du corps inerte de Mbomba, sans vie, qui gisait sur le sol. Mbomba était un homme respecté du village. Personne ne comprenait comment un tel drame avait pu arriver à cet homme juste et pieux. Le silence éclatant qui suivit la nouvelle laissa place à une peur diffuse et grandissante. Les jours passèrent, mais aucune piste sérieuse ne se dressa. La justice semblait tourner le dos à Mbomba, croirait-on.

Le doute qui s'insinuait dans les cœurs pouvait menacer l'unité fragile du village. Chaque regard devenait une

question, chaque silence un jugement. Le mystère restait entier, et avec lui, la peur que l'ombre du crime ne s'abatte à nouveau sur Nkondo.

Les nuits devenaient plus longues, on se couchait bien avant le crépuscule ; fermant les portes à double tour pour éviter que l'ombre de la mort ne vienne frapper.

Un soir, lors d'une réunion improvisée sous le grand manguier, les habitants échangèrent leurs craintes et leurs frustrations :

« La justice est-elle seulement un mot pour ceux qui vivent au loin ? » s'exclama une femme, la voix tremblante. « Car ici chez nous, poursuit-elle, elle ne vient que quand il est trop tard. »

Un habitant du village, fatigué et désespéré, savait que l'impunité risquait de détruire la cohésion de Nkondo. Il se souvint de ce jeune homme qui autrefois avait quitté le village pour poursuivre ses études en ville. Il lui envoya un message clair, que ce dernier reçut depuis le cabinet où il exerçait :

« Koffi, il faut que tu rentres. La terre de Nkondo est souillée, un meurtre tragique nous divise. Nous avons plus que jamais besoin d'une justice »

A 25 ans seulement, Koffi était le fruit des espoirs de Nkondo, parti jadis pour étudier la justice en ville avec pour seule détermination de revenir servir sa terre natale.

Koffi avait grandi en ressentant le poids du silence face aux injustices trop souvent ignorées. Dès son retour, il portait sur ses épaules le regard des villageois, mêlé d'attentes et de doutes. Sa démarche était calme, mais ses yeux reflétaient une détermination farouche. Il savait que la tâche serait ardue : enquêter dans un village où tout le monde se connaissait, où la peur et le secret tissaient une toile impénétrable.

Koffi commença par écouter. Chaque parole, chaque silence lui révélait un peu plus la complexité des relations qui s'entremêlaient autour du drame. Il interrogea les proches de Mbomba, chercha les failles dans les témoignages, sentit monter en lui l'injustice profonde d'un système défaillant. Mais plus il creusait, plus il sentait l'hostilité voilée des villageois, comme si certains redoutaient que la vérité éclate. Une nuit, alors qu'il travaillait tard dans la modeste maison où il logeait, un coup discret retentit à la porte. Une voix basse murmura : « Arrête ta quête, Koffi. Certains secrets doivent rester cachés. » Mais, cet avertissement ne fit que renforcer sa résolution. Il comprenait désormais que l'assassinat de Mbomba n'était pas un simple acte isolé, mais le symptôme d'un mal profond. Il était donc prêt à risquer tout ce qu'il avait pour que la justice trouve enfin sa place à Nkondo.

Les jours passèrent, Koffi sentait l'atmosphère de plus en plus lourde sur lui. Les regards, furtifs, étaient chargés d'inquiétude et de méfiance. Une nuit alors qu'il rentait

chez lui, il trouva à sa porte un petit paquet. A l'intérieur, un talisman fait de plumes noires, d'ossements minuscules et de racines desséchées. Une note accompagnait ce présent :

« La vérité que tu cherches réveillera des forces que tu ne peux contrôler. Tourne-toi avant qu'il ne soit trop tard. »

La peur ancestrale, celle des sorciers et des malédictions s'infiltra dans son esprit. Koffi savait que ces menaces ne venaient pas d'un simple avertissement, mais d'une volonté farouche de le contraindre à garder le silence. Pourtant, au lieu de le briser, cela attisa son courage. Il se rendit auprès du vieux sage du village, un homme respecté pour sa connaissance des traditions et des esprits. « Ils utilisent la peur comme bouclier, lui dit le sage. Mais la lumière de la vérité est plus forte que les ombres. Sache cela, Koffi : la justice est une arme contre les ténèbres. » Avec ces mots, Koffi trouva la force d'avancer, malgré la menace grandissante. Il savait finalement que son combat ne serait pas seulement juridique, mais aussi spirituel.

Le lendemain de sa visite chez le vieux sage, Koffi convoqua une assemblée publique. Les anciens s'avancèrent d'abord, sceptiques. Puis les femmes, portant des enfants sur le dos. Enfin, les jeunes, curieux et inquiets. Une foule dense se forma alors autour du jeune avocat, dont la voix s'éleva claire, sans tremblement :

« Je suis né ici. J'ai grandi avec vous. Aujourd'hui, on m'envoie des menaces, on parle de sorcellerie pour me faire taire. Mais je vous le dis, la vérité ne craint pas les fétiches. La justice ne fuit pas les morts. Et moi, je n'ai pas peur. »

Un murmure parcourut l'assemblée. Certains baissèrent les yeux. D'autres hochèrent la tête. Puis, une vieille femme s'avança. Elle s'appelait Yonga, et tout le monde savait qu'elle était la plus proche confidente de Mbomba.

« Tu veux la vérité Koffi ? posa-t-elle. Alors écoute bien. Mbomba savait quelque chose. Il a découvert un trafic. Quelque chose qui se faisait dans l'ombre depuis longtemps. Il a voulu parler. Et il en est mort. ». Le silence tomba. Un frisson remonta l'échine de Koffi. Enfin, une piste. Mais cette révélation n'était qu'un fil, et en le tirant, il risquait de dénouer toute la toile de mensonges et de complicité tissée au fil des années. Et dans les profondeurs de Nkondo, certains commençaient déjà à s'agiter. La vérité s'approchait trop près. Ils allaient devoir agir... vite.

Parmi les visages fermés de la foule, un homme détourna le regard au moment où Yonga parla : Djemba, le propriétaire du plus grand dépôt de ravitaillement du village. Un homme d'une carrure imposante, connu pour sa générosité ostentatoire mais aussi pour ses colères brutales. Toujours impeccablement vêtu, il avait bâti sa for-

tune en silence, sans jamais dire d'où venaient ses marchandises. Koffi qui n'avait pas oublié le moindre épisode de son enfance, jeta instinctivement un regard sur Djemba. De simple manœuvre se souvient-il, il était devenu en moins de 03 ans, l'homme le plus influent de Nkondo, entretenant de solides liens avec des fonctionnaires et militaires en ville.

Après l'assemblée, Koffi s'arrangea pour lui rendre une visite informelle. Djemba l'accueillit avec un sourire tendu.

- Je vois que tu remues les feuilles mortes, petit. Fais attention car dans certaines forêts, ce sont les feuilles qui cachent les serpents.

Koffi soutint son regard :

- Mbomba avait découvert quelque chose, Djemba. Quelque chose que certains voulaient garder secret. As-tu une idée de la chose ?

L'homme éclata d'un rire nerveux, mais ses yeux restèrent fixes, durs comme une pierre.

- Mbomba avait de l'imagination. Trop d'imagination. Et regarde où ça l'a conduit ? Il fit une pause, puis, plus froidement : « Tu veux jouer au héros ? Sois sûr de pouvoir encaisser les conséquences »

Koffi comprit qu'il avait visé juste. Mais il comprit aussi qu'il était maintenant en danger. Pour la première

fois depuis son retour, il sentit que la justice qu'il cherchait ne se trouverait pas seulement dans les textes de loi. Elle devrait se gagner à la force de l'esprit...et peut-être au prix du sang.

Deux jours après sa confrontation tendue avec Djemba, Koffi se réveilla en sursaut, trempé de sueur. Il se leva, jeta un regard dans la cour encore sombre, et là, son sang se glaça. Cloué à la porte de sa case, un coq noir égorgé pendait, encore tiède. Le sang coulant lentement jusqu'au seuil. Autour de la dépouille, un cercle de cendres mêlées de poudre rouge formait un symbole ancien : celui qu'on associait aux pactes de silence dans les pratiques occultes. Sur un bois posé là, était gravé à la lame : « Mbomba n'était que le premier ». Cette fois, Koffi sentit la peur s'installer dans sa poitrine comme une pierre. Pas une peur de mourir, il avait grandi avec les contes de sorciers et de malédictions. Mais la peur que le village lui-même, sa terre, ses racines, commencent à le rejeter. Que la vérité qu'il traquait soit plus vieille, plus lourde, plus tordue qu'il ne l'imaginait. Il passa la journée enfermé, méditant sur ses prochaines démarches. Devait-il quitter Nkondo pour préserver sa vie et sa carrière ? Ou bien aller jusqu'au bout, au risque d'être le suivant sur la liste ? Une chose était certaine : celui ou ceux qui avaient tué Mbomba le surveillaient, et ils n'avaient pas dit leur dernier mot.

Le soir même, alors que Koffi s'apprêtait à barricader sa porte, quelqu'un frappa discrètement. Il hésita un instant, ses nerfs étaient à vif. Puis, ouvrit lentement, prêt à se défendre. C'était Awa.

Awa, la nièce de Mbomba. Une jeune femme vive et discrète, que Koffi avait à peine remarquée depuis son retour. Orpheline dès l'enfance, elle avait été élevée par son oncle Mbomba. Depuis sa mort, celle-ci n'avait presque pas parlé. Mais ce soir-là, ses yeux brillaient d'un feu, témoignant la colère froide de ceux qui ont trop perdu. Koffi le reconnut immédiatement.

- Je sais des choses, murmura-t-elle. Des choses qu'on m'a interdites de dire, mais je ne peux plus me taire. Mon oncle m'avait confié un cahier...avant de mourir. Il l'a caché. Et je sais où.

Koffi la fit entrer. Ils parlèrent longuement à voix basse, comme deux conspirateurs. Awa raconta que Mbomba, dans les semaines précédant sa mort, notait tout : des noms, des transactions, des déplacements nocturnes de camions non déclarés, même des signes mystérieux laissés sur certaines cases. Il parlait d'un réseau d'exploitation illégale de bois précieux, dont le cœur battait dans les montagnes entourant Nkondo et dont Djemba n'était qu'un pion visible. Par la suite, elle promit de l'emmener le lendemain au lieu privé où se trouvait le secret de Mbomba.

A l'aube, le ciel de Nkondo était d'un gris menaçant, comme s'il pressentait ce qui allait se jouer. Awa et Koffi quittèrent discrètement la maison, marchant à travers les sentiers humides qui menaient vers une carrière abandonnée au flanc de la colline. Ils avançaient en silence quand, tout à coup, un craquement sec les arrêta. A quelques mètres d'eux, une silhouette se dressa, sortie des hautes herbes : Un homme au visage partiellement couvert, tenant une machette à la main.

- Vous ne passerez pas, gronda-t-il.

Awa recula d'un pas. Koffi se plaça devant elle. Il reconnut la voix. C'était Ebolo, un ancien garde forestier, devenu lui aussi riche, sans explication. Discret de nature, mais toujours présent quand il ne fallait pas. Il était un proche de Djemba.

- Ce que vous cherchez n'est pas pour vous, lança Ebolo. Laissez les morts reposer.

- Et combien d'autres mourront encore si on se tait ? répliqua Koffi, la voix ferme.

Ebolo ne répondit pas. Il leva lentement la machette puis, recula dans les hautes herbes et disparut aussi furtivement. Soudain, deux jeunes du village apparurent, armés de bâtons. Ebolo les avaient aperçus bien avant. Koffi silencieux, comprenait maintenant que chaque pas les rapprochait du cœur d'un secret aux racines profondes. Koffi

réunit les deux jeunes qui les avaient défendus plus tôt. Ils s'appelaient Auguste et Zacharie. Le premier était mécanicien et le second aidait au dépôt de Djemba. Tous deux avaient vu, sans comprendre, les allées et venues étranges, les camions qui arrivaient de nuit et repartaient au petit matin, souvent chargés de caisses bâchées, racontent-ils.

- On pensait que c'était normal, dit Auguste. Après tout, qui sommes-nous pour questionner ceux qui ont du pouvoir ?

- Mais depuis que Mbomba est mort, il y a comme un vide dans le village. Un silence trop lourd. On sait que quelque chose cloche, compléta Zacharie.

Awa, présente à leurs côtés, parla pour la première fois avec une assurance nouvelle :

- On ne peut plus rester spectateurs. Si on laisse passer ça, d'autres mourront sans justice. Koffi comprit alors que quelque chose était en train de naître. Un mouvement. Un élan. Une révolte souterraine. Les jeunes de Nkondo commençaient déjà à se lever. Koffi, Awa, Auguste et Zacharie se regardèrent avec complicité. Ils étaient désormais quatre à se lancer à la découverte de ce fameux carnet. Dans un bâtiment en ruine, au pied de la colline aux ronces, se trouvait la case que Mbomba fréquentait autrefois. Les quatre alliés pénétrèrent la pièce. Dans un coin de la pièce, se trouvait un petit coffre métallique rouillé. Awa l'ouvrit, et

ressortit avec ce petit cahier entre les mains. Koffi l'ouvrit, et fit une lecture silencieuse.

« J'ai vu des choses qu'on ne doit pas voir. Des bois marqués de signes disparaissent dans la nuit. Les enfants ne jouent plus autour des forêts, ils risquent leurs vies. » Après quelques lignes, l'auteur poursuit : « Si je meurs, c'est qu'ils ont réussi. Mais s'ils me tuent, peut-être que cela réveillera quelqu'un. Un de plus suffira, pour que la vérité brûle ».

Le cœur de Koffi se serra en lisant tout ceci. Tous avaient bien la confirmation que Mbomba avait été assassinée. Il fallait agir. Avant de refermer ce cahier, on pouvait encore lire ces mots tristes de Mbomba : « Et puis, il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs, mais qui valent largement tous les chefs. Le corps est un fardeau, me disait mon père. Il ajoutait toujours que la vraie noblesse est dans le cœur. Maintenant, on nous apprend qu'elle est dans les cravates et les gros ventres ».

Ces gros ventres là, Koffi devait bien les atteindre. Il lui fallait trouver des moyens pour que ces derniers se retrouvent avec le cou coincé par leur propre cravate.

Pour la prochaine nuit, ils avaient un plan simple : Entrer dans le dépôt de Djemba, prendre des photos, noter les contenus et repartir sans laisser des traces. Zacharie étant familier à l'endroit, connaissait le lieu comme sa

poche. C'était par une fissure béante dans le mur latéral, dissimulée par des planches empilées, qu'Awa et lui devaient pénétrer l'entrepôt. Auguste et Koffi restèrent en retrait, prêts à intervenir au moindre signal.

A l'intérieur, à la lueur d'une lampe rouge tamisée, ils découvrirent des piles de planches précieuses soigneusement empilées, marquées d'un tampon falsifié.

- C'est donc ça, souffla Zacharie. Du bois sorti illégalement de la réserve sacrée. Et ils veulent nous faire croire à un projet de scierie communautaire. Pour soi-disant créer de l'emploi et financer une école.

Mais ce n'était pas tout.

Dans une pièce attenante, Awa trouva un carnet d'inventaire. Il contenait des noms. Des dates. Des montants. Des signatures. Et surtout, des caractères bizarres, semblables à des lettres romaines déformées.

- Des sigles ? Des codes secrets ? Qu'est-ce que ça signifie ? murmura-t-elle, intriguée.

Non loin, une chambre noire. Ce pan de tissu écarlate qui traînait, avait suffi pour captiver l'attention d'Awa.

- Approche Zacharie, dit-t-elle.

- Des crânes ? S'exclama l'homme, à la suite de ce qu'il voyait.

- Chut ! fit Awa.

- Tout est clair maintenant, dit-il d'une voix serrée. Ces symboles, ces chiffres sont des signes rituels, des codes pour identifier les offrandes et cargaisons.

- Tu veux dire que ces chiffres ne renvoient pas à la comptabilité ?

- Regarde...Dit-il d'un air explicatif. Chaque nom dans ce carnet, chaque chiffre correspond à un envoi de bois, mais aussi un pacte conclu...ces crânes sont le prix du silence.

Un silence parcourut le moment. Awa se souvint des écrits couchés dans le cahier de son oncle.

Zacharie a peut-être raison, se dit-elle finalement.

Mais il n'était pas question de pousser de longues réflexions à ce moment. Plus qu'un dépôt, ce lieu était donc le cœur d'un réseau, un sanctuaire occulte. Il fallait alors rassembler le maximum de preuves possibles, filmer les pièces secrètes pour en faire une étoffe solide contre le camp d'en face.

Tout au long de la nuit, Koffi travaillait sur les éléments qu'il avait en sa possession.

« Nkon-fu bibire sangria/ Le chef boit du sang... » relisait Koffi sans cesse.

A travers ces preuves, il découvrait amèrement que le chef du village était un vaillant pion de l'affaire. Il décida d'agir, sans colère.

A l'aube, il se rendit à la chefferie, le carnet de codes soigneusement dissimulé sous sa tunique. Il salua les notables, avant de demander audience au chef. Djemba, qui se trouvait également à la chefferie à ce moment, notifia le chef de l'arrivée de Koffi.

- Alors, mon fils, tu es venu me parler ?

- Oui chef, maître du peuple. C'est à propos des rumeurs qui circulent dans le village.

Le vieux rit grandement.

- Des rumeurs ? Le village en a toujours eu.

- Je suis juste inquiet chef. Il se dit que les bois de la réserve sacrée sont sortis illégalement. Que des gens disparaissent. Le pire, est que la chefferie serait concernée, disent-ils. Mais je n'y crois pas, c'est pourquoi je viens vous en parler.

Le chef tressaillit, un peu surpris. Mais, il se reprit vite :

- Ces gens qui le disent sont simplement des oiseaux de nuit. Même lorsqu'ils dorment, ils entendent les arbres quitter la forêt. Pourtant, ce bois est bien conservé, pour des projets en faveur du village.

- Ils parlent de falsification chef. D'une signature qui date du 15 mars dernier.

- Qui leur a donné ce carnet ? Plaça-t-il immédiatement, avant de se rattraper.

Koffi ne répondit pas, volontairement. Puis il ajouta d'un ton calme :

- Et puis... Chef, dans certaines traditions, les crânes sont déposés dans une chambre close, loin des regards. Ces gens qui parlent ignorent sûrement l'histoire derrière cette pratique. C'est pourquoi, le chef est appelé « Nkon-Fu » au moment de cette tradition.

Le chef hors de contrôle, aboya farouchement.

- Qui t'a ordonné d'entrer dans la chambre du pacte ? Qui t'a révélé cette incantation ?

Koffi, lentement, esquissa un sourire.

- Je n'ai jamais parlé de chambre, Excellence, ni d'incantation. Seulement de traditions.

Le chef figé, comprit trop tard qu'il venait d'avouer par mégarde, sa complicité dans des affaires louches. Loin de s'avouer vaincu, il préféra mettre Koffi en garde :

- Tu veux jouer à un jeu dangereux Koffi. Tu comptes défier les anciens, ou les esprits ?

- Je ne défie personne chef. Je veux juste mettre de la lumière là ou vous avez creusé des ténèbres.

- Sache que tu ne sortiras pas de cette guerre, garçon.

- C'est bien ce que vous avez dit à Mbomba je crois...

Sans attendre réponse, Koffi tourna les talons et quitta la chefferie avec un enregistrement de leur échange.

Le jour suivant, un vent nouveau devait souffler sur Nkondo. Koffi et sa troupe prirent la décision de réunir les habitants du village. Une projection géante devait se faire sous le grand arbre. Koffi présenta toutes les preuves à la foule : les écrits du vieux carnet, les transactions falsifiées de sortie du bois rouge, et pour lesquelles l'ancien garde forestier avait jadis été interpellé pour détournement de la faune et de la flore. Il dévoila également une vidéo des crânes présents au dépôt de Djemba, ainsi que des images du chef et de ce dernier, prises lors de leur rituel dans la « chambre du pacte ». Koffi chuta en disant :

« Ils ont tué Mbomba. Celui qui a juré de nous protéger, celui qui a prêté serment sous l'arbre de la vérité...est en réalité celui qui nous vend. Bois par bois. Tête par tête ».

Nkum et sa troupe de malfaiteurs se tenaient au loin de ce sinistre spectacle. Il n'avait pas de force pour mettre fin à cette horreur qui lui tombait dessus. Il n'eut surtout pas le temps de regagner la chefferie lorsque cette camionnette de policiers se gara devant lui, mandat d'arrêt en main. Il comprit que Koffi ne s'était pas alors limité aux simples habitants du village. Il avait fait appel à la justice, celle

des blancs. Nkum, Djemba et les autres complices, devaient désormais répondre de leurs actes.

Le vieil homme qui avait fait appel à Koffi dit à la foule :

« La vérité est comme un feu. Elle peut éclairer et brûler, à la fois. Le silence doit définitivement quitter notre village ».

Ipela Ntot Jules Henri Joakim

LES MURMURES DE L'OUBLI

Sous la grande véranda d'un vieux bar à Ngaoundéré, Augustin, un ancien professeur de lettres devenu vendeur de cartes de recharge téléphonique, buvait son thé en silence. Le regard fatigué, la barbe épars, il observait la rue poussiéreuse où passaient des motos taxis débordant de passagers. Il avait enseigné pendant trente ans. Aujourd'hui, personne ne se souvenait de lui, sauf quelques anciens élèves devenus fonctionnaires ou commerçants prospères qui, parfois, le saluaient avec une gêne coupable. Un jeune homme vêtu d'un costume bon marché entra dans le bar. Il parlait fort au téléphone, s'autoproclamant « chef de projet » d'une ONG à peine connue. Il passa devant Augustin sans un regard, prit place dans un coin en exigeant un soda frais. Augustin sourit doucement, se souvenant des paroles de son père : « Et puis, il y en a beaucoup qui ne sont pas chefs, mais qui valent largement tous les chefs. Le corps est un fardeau, me disait mon père. Il ajoutait toujours que la vraie noblesse est dans le cœur. Maintenant, on nous apprend qu'elle est dans les cravates et les gros ventres. »

La phrase le frappa de plein fouet. Elle était aujourd'hui plus vraie que jamais. Dans ce Cameroun de 2025, la valeur d'un homme se mesurait à la taille de sa voiture, à sa présence dans les salons ministériels, ou à la teinte de sa cravate. Les diplômés ? La rigueur morale ? La loyauté ? Relégués au second plan, comme les vieux livres au fond d'une bibliothèque oubliée. Il se souvenait du temps où ses élèves le regardaient avec respect, où un mot de sa bouche valait plus qu'une convocation. Ce monde avait changé. Désormais, on célébrait les arrivistes, les bruyants, les corrupteurs. Les humbles, les silencieux, ceux qui bâtissaient dans l'ombre, étaient écrasés sous le poids du mépris. Il en voyait tant, dans les rues de la ville, de ces hommes et femmes dignes mais invisibles, porteurs de valeurs devenues obsolètes.

Le jeune homme raccrocha son téléphone, croisa brièvement le regard d'Augustin, sans vraiment le voir. Augustin, lui, vida son verre de thé, se leva lentement et sortit. Il savait que dans ce pays, il n'y aurait pas de reconnaissance pour les hommes comme lui. Mais il n'en éprouvait plus de rancune. Il avançait avec cette noblesse discrète qu'on ne célèbre plus, mais qui, dans le silence du cœur, reste indestructible. Dans la lumière déclinante de fin d'après-midi, Augustin marcha lentement vers son petit kiosque, un abri de planches peintes de bleu, coincé entre une échoppe de beignets et un tailleur. Là, il retrouvait

chaque soir une poignée d'hommes comme lui : anciens instituteurs, ex-agents de bureaux licenciés, ou simples hommes cassés par la vie. Ils ne portaient ni cravate ni ventres proéminents, mais leurs conversations, souvent teintées de mélancolie, avaient la profondeur des silences vécus.

Ce soir-là, il retrouva Mballa, un ancien directeur d'école devenu réparateur de lampes. Le vieil homme fumait son petit bout de pipe, les yeux fixés sur le bitume.

— Tu as vu ce qu'ils ont dit à la télé ? lança-t-il à Augustin. Le ministre a parlé d'exemplarité. Ils veulent qu'on suive leur modèle...

Augustin éclata d'un rire sec.

— Leur modèle ? Des gens qui n'ont jamais souffert, qui ne connaissent rien à l'effort, qui confondent grandeur et apparence ?

— On est devenus des fantômes, Augustin, soupira Mballa. Des meubles qu'on garde dans les coins.

Mais Augustin secoua la tête.

— Non, on est juste des hommes debout, dans un monde qui marche sur la tête. Mon père disait toujours que la noblesse, c'est de ne jamais baisser les yeux devant l'injustice. C'est pour ça qu'on tient encore. À quelques mètres, un gamin d'une dizaine d'années s'approcha,

timidement. C'était Thierry, l'enfant d'une vendeuse ambulante. Chaque soir, il venait écouter les histoires d'Augustin, fasciné par ce vieil homme aux mots choisis.

— Monsieur Augustin, tu peux encore me raconter une fable ?

Augustin sourit. Il s'agenouilla doucement et posa une main sur l'épaule du petit.

— Tu sais, Thierry, la plus belle fable, c'est celle que tu écriras toi-même. Mais promets-moi une chose : ne juge jamais un homme à sa cravate. Regarde toujours ce qu'il porte dans le cœur.

Le gamin acquiesça, les yeux brillants.

Dans cette ville qui ne récompensait plus la sagesse, Augustin venait, sans le savoir, de transmettre une étincelle. Et peut-être qu'un jour, loin du bruit des cortèges et des salons, cette étincelle deviendrait une flamme. Une flamme capable d'éclairer un autre Cameroun. Un Cameroun où la noblesse ne serait plus dans les apparences, mais dans les actes.

Quelques jours plus tard, Augustin fut surpris de voir débarquer devant son kiosque une voiture rutilante, noire aux vitres teintées. Un homme en sortit, accompagné de deux agents en civil. Il portait un costume gris clair, un pin's tricolore au revers, et des lunettes teintées qui masquaient mal une expression nerveuse.

— Monsieur Augustin Ndema ? demanda-t-il avec un sourire faux.

Augustin hocha la tête, interloqué.

— Je suis Élie Tchounga, conseiller spécial auprès du ministère de la Jeunesse et de la Citoyenneté. Nous avons reçu écho de votre... impact sur la communauté. Le ministre souhaite vous rencontrer.

Le vieux professeur ne comprenait pas. Lui, le retraité oublié, sollicité par l'État ? Derrière cette initiative, se cachait un plan de communication : un projet gouvernemental sur « les héros silencieux de la République », visant à redorer l'image d'un pouvoir en perte de crédibilité.

Le lendemain, Augustin fut conduit à Yaoundé, logé dans un hôtel luxueux. On lui demanda de réciter un discours écrit à sa place où il devait remercier le président pour son leadership éclairé. Mais Augustin, une fois devant les caméras, refusa de lire la déclaration.

À la place, il improvisa :

— Ce pays n'a pas besoin qu'on le flatte. Il a besoin de vérité, d'équité, de courage. Ce qu'on célèbre ici, ce n'est pas la grandeur de l'État, c'est la survie des oubliés. La vraie noblesse est dans ceux qui refusent le silence, même quand personne ne les écoute. Ne confondez plus les cravates avec les valeurs.

Un silence de plomb s'abattit dans la salle. Certains journalistes coupèrent leurs micros. Mais la vidéo, filmée discrètement par un technicien, fuitera sur les réseaux sociaux. En quelques heures, Augustin devint viral. Les jeunes, les enseignants, les chômeurs, les oubliés du système relayèrent ses mots. Il devint malgré lui un symbole, un déclencheur.

Le gouvernement, embarrassé, tenta d'éteindre l'incendie. Augustin fut sommé de se rétracter. Il refusa. Dans la foulée, des inspections furent envoyées à son kiosque. Les autorités locales cherchèrent à le discréditer. Mais trop tard : il avait réveillé quelque chose. Une fierté endormie. Un désir de réhabiliter le vrai, le juste, le digne.

Et un matin, au marché central, Thierry, le petit garçon, lança devant une foule rassemblée : « Augustin m'a appris qu'on peut être petit mais noble, pauvre mais vrai. Et moi, je veux devenir comme lui. » Une onde de choc traversa la ville. Les grands titres ne purent ignorer ce mouvement venu d'en bas. Ainsi, malgré lui, Augustin Ndema, vieux professeur sans cravate ni fortune, devint le visage d'un sursaut. Celui d'un peuple qui, peu à peu, se souvenait que la dignité ne s'achète pas. Elle se vit. Face à l'ampleur inattendue de l'élan populaire, le pouvoir central hésita. Fallait-il museler Augustin ? L'ignorer ? Ou s'en servir ? Pendant ce temps, dans tout le pays, d'autres voix s'élevaient. D'anciens instituteurs, des infirmiers, des artisans,

des étudiants : chacun racontait son « Augustin », cette figure modeste qui avait marqué sa vie sans jamais paraître dans les journaux. Ce n'était plus une tendance, c'était un mouvement.

Dans son quartier, Augustin continuait sa routine. Il refusa plusieurs offres de passage télévisé, déclina les invitations des partis politiques qui flairaient une récupération. Ce n'était pas pour le pouvoir qu'il avait parlé. C'était pour la vérité.

Mais un soir, alors qu'il refermait son kiosque, un inconnu l'attendait à l'ombre d'un lampadaire. L'homme était discret, vêtu simplement, mais ses yeux trahissaient une inquiétude maîtrisée.

— Monsieur Augustin, dit-il doucement. Je suis fonctionnaire au ministère de la Communication. Il y a des documents... des notes internes... Vous êtes ciblé. Pas officiellement. Mais ils veulent vous faire taire. Vous dérangez.

Augustin ne répondit pas tout de suite. Il le savait déjà. L'histoire du pays était jonchée de voix qu'on avait éteintes, discrètement. Mais pour la première fois, il sentit une menace réelle. Il pensa à Thierry. À Mballa. À tous ceux qui reprenaient courage grâce à ses paroles.

Alors, il prit une décision.

Le lendemain, il rédigea une lettre ouverte, qu'il confia à un jeune journaliste indépendant venu de Douala. La lettre était simple, ferme, sans haine. Il y écrivait : « Je n'ai jamais cherché à devenir un symbole. Mais si ma voix doit porter, alors qu'elle serve à réveiller notre conscience. Qu'on me fasse taire si l'on veut, mais qu'on n'éteigne pas ce que nous avons rallumé. »

La lettre fit le tour du pays, puis franchit les frontières. Les radios étrangères s'en emparèrent. À Yaoundé, le malaise grandissait. Réprimer Augustin devenait trop risqué.

Et c'est ainsi qu'à force de sincérité et de courage, le vieil enseignant devint une légende vivante. Non pas une icône figée, mais une source, un repère. Et tandis qu'il reprenait place chaque matin sous le porche de son kiosque, une file discrète se formait. Non pas pour acheter, mais pour écouter. Chercher du sens. Retrouver un peu d'espoir. La révolution douce avait commencé. Par un homme simple. Avec des mots vrais. Un matin, alors que le soleil se levait à peine sur Ngaoundéré, Augustin arriva comme d'habitude à son kiosque. Mais ce jour-là, quelque chose clochait. Le cadenas qu'il fermait chaque soir était ouvert. À l'intérieur, rien ne semblait déplacé, mais sur la vieille table en bois trônait une enveloppe blanche, sans nom ni tampon. Il la prit délicatement. À l'intérieur : une seule feuille, pliée soigneusement. Pas d'écriture au recto. Mais au verso, une phrase manuscrite, dans une encre rougeâtre, qui le glaça :

« Ceux qui parlent trop finissent par se souvenir de ce qu'ils ont oublié. »

Augustin resta figé. Ce n'était pas une menace classique. C'était autre chose. Plus personnel. Plus intime. Et surtout... plus ancien. Comme un écho du passé. Il retourna la feuille, chercha un signe, une signature, un indice : rien. Juste cette phrase, sibylline.

Il pensa à ses années de jeunesse, à Douala. À cette période trouble des années 80 où il militait, brièvement, dans un cercle intellectuel interdit. Des réunions de poètes, de syndicalistes, d'anciens maquisards. Il se rappela d'un homme, surtout : Yvon, surnommé « Le Calligraphe », qui écrivait toujours à l'encre rouge et parlait en énigmes. Il avait disparu mystérieusement après une perquisition. Et si c'était lui ? Si quelqu'un, dans l'ombre, avait ressurgi pour rappeler un pacte ancien ? Mais pourquoi maintenant ? Et pourquoi cette phrase ?

Les jours suivants, Augustin observa son entourage différemment. Il remarqua une moto garée souvent à l'angle de la rue, un homme qui lisait le journal sans jamais tourner les pages. Il devenait paranoïaque, mais il sentait que quelque chose se tramait. Puis, un autre signe apparut.

Thierry, le petit garçon, courut un soir vers lui, paniqué.

— Monsieur Augustin ! Y'a une femme qui m'a suivi en sortant de l'école. Elle m'a donné ça pour vous.

Il tendit un petit carnet à spirale. C'était un vieux calepin à la couverture noire. À l'intérieur, griffonnées à la hâte, des pages et des pages de notes : des noms, des lieux, des dates, et des mentions codées. Une page était marquée : « Projet Muntu – 1987 – Zone 6 ». Un souvenir enfoui remonta : à l'université, il avait entendu ce nom murmuré Projet Muntu. On disait que c'était une opération secrète de fichage d'intellectuels subversifs.

Pourquoi ces documents réapparaissaient-ils ? Pourquoi maintenant ? Et surtout : pourquoi les lui transmettre ?

Une certitude s'imposait : son combat pour la dignité et la vérité avait réveillé des cicatrices oubliées, enfouies sous des décennies de silence d'État. Il n'était plus seulement le professeur retraité que la nation avait redécouvert. Il était devenu, sans le vouloir, la clé d'un mystère ancien. Et peut-être, la cible d'un réseau qui n'avait jamais cessé d'exister.

Alors, dans la nuit, pendant que la ville dormait, Augustin prit une décision plus lourde encore : il devait remonter la trace du Projet Muntu. Pour comprendre. Pour protéger Thierry. Pour faire enfin toute la lumière sur ce que l'histoire avait voulu enterrer. Car parfois, c'est en creusant le passé qu'on sauve l'avenir. Le lendemain matin, Augustin se rendit à la bibliothèque municipale de Ngaoundéré, un bâtiment modeste mais riche en archives. Il y passa des heures à consulter d'anciens journaux, des

microfilms et des documents officiels. Il découvrit que le Projet Muntu, mentionné dans le carnet mystérieux, était un programme gouvernemental secret lancé en 1987, visant à surveiller et à contrôler les intellectuels et les activistes politiques considérés comme subversifs. Ce projet impliquait la collecte d'informations, l'infiltration de groupes d'opposition et, dans certains cas, des arrestations arbitraires.

Parmi les documents, Augustin trouva une liste de noms associés au Projet Muntu. À sa grande surprise, il y vit le nom de son ancien ami, Yvon, surnommé "Le Calligraphe", disparu depuis des décennies. Il réalisa que Yvon avait peut-être été une victime de ce programme. Cette découverte raviva en lui des souvenirs douloureux et renforça sa détermination à faire la lumière sur cette période sombre de l'histoire du Cameroun. Les souvenirs affluèrent instantanément, comme des vagues tumultueuses sur une plage déserte. Augustin se remémora leur enfance, les heures passées à dessiner des lettres et à créer des calligraphies magnifiques. Yvon avait un talent unique, capable de transformer des mots en véritables œuvres d'art. Il se rappelait leurs rêves d'avenir, de liberté et de créativité, loin des ombres d'un régime oppressif.

Mais tout avait changé le jour où Yvon avait disparu. La rumeur avait couru qu'il avait été arrêté pour ses opinions subversives, mais personne ne savait vraiment ce qui

lui était arrivé. Augustin se sentait coupable de n'avoir rien pu faire pour l'aider. Cette liste de noms était plus qu'une simple découverte ; c'était un appel à l'action. Déterminé, Augustin entreprit des recherches sur le Projet Muntu. Il s'agissait d'une initiative secrète, visant à contrôler et à supprimer toute forme de dissidence. À mesure qu'il plongeait dans des archives poussiéreuses et des témoignages de survivants, il découvrit l'ampleur des atrocités commises. Les personnes impliquées dans le projet, souvent des intellectuels et des artistes, avaient été systématiquement éliminées. Un soir, en feuilletant des journaux d'époque, il tomba sur un article mentionnant une opération de nettoyage dans un village reculé. Le nom de Yvon y figurait, accompagné d'une liste d'autres disparus. La douleur de cette révélation était écrasante, mais elle alimentait également sa rage. Augustin savait qu'il ne pouvait plus rester silencieux.

Il décida de réunir d'autres anciens amis et connaissances qui avaient vécu cette période. Ensemble, ils formèrent un groupe de recherche, déterminé à retrouver la vérité sur Yvon et sur tous ceux qui avaient été victimes de cette tragédie. Chaque témoignage, chaque document qu'ils découvraient était une pièce du puzzle, et peu à peu, la réalité du Projet Muntu commençait à émerger. Leur quête les mena à des rencontres avec des survivants, des familles de victimes et même des anciens membres du

gouvernement qui avaient eu vent des opérations secrètes. Ces discussions étaient souvent chargées d'émotion, et chaque récit renforçait leur engagement. Augustin comprit que la réconciliation et la guérison passaient par la reconnaissance des souffrances du passé.

Au fur et à mesure que le groupe progressait, Augustin sentit un poids se lever de ses épaules. La mémoire de Yvon et des autres disparus ne serait pas oubliée. Ils allaient faire entendre leurs voix, même des décennies plus tard. Un jour, en plein cœur de leurs recherches, Augustin reçut un appel inattendu. Une femme, la sœur de Yvon, avait entendu parler de leurs efforts. Elle avait des informations précieuses, des lettres que son frère avait écrites avant sa disparition, et elle souhaitait les partager. Ce rendez-vous marquerait un tournant décisif dans leur enquête. Lorsque Augustin la rencontra, il ressentit une connexion immédiate. Elle portait en elle le poids de la perte, mais aussi une lueur d'espoir. Ensemble, ils plongèrent dans les lettres, découvrant des pensées intimes et des rêves inachevés. Chaque mot, chaque phrase, était un témoignage de la vie d'un homme passionné, qui avait cru en un avenir meilleur. Sa détermination ne faiblissait pas. Augustin savait que la route serait longue et semée d'embûches, mais il était prêt à affronter l'adversité. Pour Yvon, pour tous les oubliés, il poursuivrait cette quête inébranlable jusqu'à ce que justice soit faite. Alors qu'Augustin et la sœur de Yvon, Clara, parcouraient les lettres, une phrase attira leur

attention : « Ils viennent pour nous, mais nous ne devons pas avoir peur. La vérité est notre arme. » Ces mots résonnaient comme un avertissement, et un frisson parcourut l'échine d'Augustin. Qui étaient « ils » ?

Peu après, alors qu'ils discutaient des implications de cette découverte, une coupure de courant plongea la pièce dans l'obscurité. Les lumières clignotèrent avant de s'éteindre complètement. Le silence, soudain pesant, fut interrompu par des bruits étranges venant de l'extérieur. Augustin sentit son cœur s'accélérer. Était-ce une simple panne ou quelque chose de plus sinistre ?

Clara, inquiète, murmura : « Nous devons partir. » Mais avant qu'ils ne puissent se lever, la porte s'ouvrit brusquement. Deux silhouettes encapuchonnées firent irruption dans la pièce, leurs visages cachés par des masques. « Vous cherchez la vérité ? » l'un d'eux demanda d'une voix rauque. « Vous feriez mieux de renoncer. »

Augustin, le souffle court, réagissait à peine. Clara, avec un courage inattendu, s'interposa entre eux et les lettres. « Vous ne toucherez pas à ça ! » s'exclama-t-elle. Les silhouettes échangèrent un regard, puis l'un d'eux s'avança, menaçant. « Vous ne comprenez pas ce que vous faites. Le Projet Muntu n'est pas un simple chapitre du passé. C'est un héritage que certains préfèrent garder caché. »

Sans prévenir, l'un des intrus tira un objet de sa poche. Augustin, réalisant qu'il s'agissait d'un dispositif électronique, réagit instinctivement. Il sauta sur le côté, entraînant

Clara avec lui. L'explosion du dispositif illumina la pièce d'une lumière aveuglante, et une onde de choc les fit tomber au sol. Quand ils se relevèrent, les intrus avaient disparu, laissant derrière eux une odeur de fumée et un sentiment d'urgence. Augustin se tourna vers Clara, les yeux écarquillés. « Nous devons prévenir les autres. Ils savent que nous sommes sur la bonne voie. »

Mais alors qu'ils sortaient de l'immeuble, une voiture noire stationnée au coin de la rue attira leur attention. Les vitres teintées empêchaient de voir l'intérieur, mais une silhouette familière se dessina. C'était un ancien camarade d'Augustin, Paul, qui avait disparu de la circulation depuis des années.

« Paul ! » s'écria Augustin, mais Paul ne sembla pas le reconnaître. Il avait l'air tendu, presque effrayé. Avant qu'Augustin puisse s'approcher, Paul fit un geste furtif et la voiture démarra en trombe.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Clara, confuse.

« Je ne sais pas, mais nous devons le retrouver ! » répondit Augustin, déjà en train de réfléchir à la façon de le suivre. Ils montèrent dans sa voiture et prirent la direction qu'avait prise Paul. À chaque coin de rue, ils craignaient de voir la voiture noire surgir, mais elle avait disparu. Lorsqu'ils atteignirent un ancien entrepôt, Augustin se sentit inexplicablement attiré par l'endroit. « C'est ici que Paul doit être. »

En entrant, le silence était oppressant. Les murs étaient couverts de graffitis, témoignant de la lutte des générations précédentes. Au fond, une lumière clignotait. En s'approchant, ils entendirent des voix.

« ...il faut les faire taire, sinon tout est perdu. »

Une sueur froide parcourut le dos d'Augustin. De qui parlaient-ils ? À qui faisaient-ils référence ? Ils se cachèrent derrière des caisses, écoutant attentivement. Les voix parlaient d'un complot, d'un groupe secret qui voulait garder la vérité à tout prix. Soudain, une porte s'ouvrit, et une silhouette familière entra. C'était un membre du gouvernement, celui qui avait été à la tête du Projet Muntu. Augustin n'en croyait pas ses yeux. Que faisait-il ici ?

« Nous devons agir vite, avant qu'ils ne découvrent ce que nous avons fait, » dit-il, visiblement paniqué. Augustin échangea un regard avec Clara. Ils venaient de tomber dans un piège, bien plus vaste et dangereux que ce qu'ils avaient imaginé. Le cœur battant, ils réalisèrent que leur quête pour la vérité les avait plongés dans un jeu mortel, où chaque mouvement était surveillé et chaque décision pouvait être leur dernière.

« Nous devons sortir d'ici, maintenant, » chuchota Clara, mais déjà, des bruits de pas résonnaient dans le couloir. Le temps pressait, et le suspense était à son comble. Que leur réservait la suite ?

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....7

REMERCIEMENTS.....11

THE SILENT GIFT.....13

INNOCENT.....29

LA VOIX DES RAMEAUX SILENCIEUX.....47

B-REBIRTH.....63

LA VRAIE NOBLESSE.....77

LES OUBLIÉES.....95

NOSTALGIA.....113

DEMAIN, MÊME NUMÉRO.....127

NKONDO OU LE SILENCE BRISÉ.....145

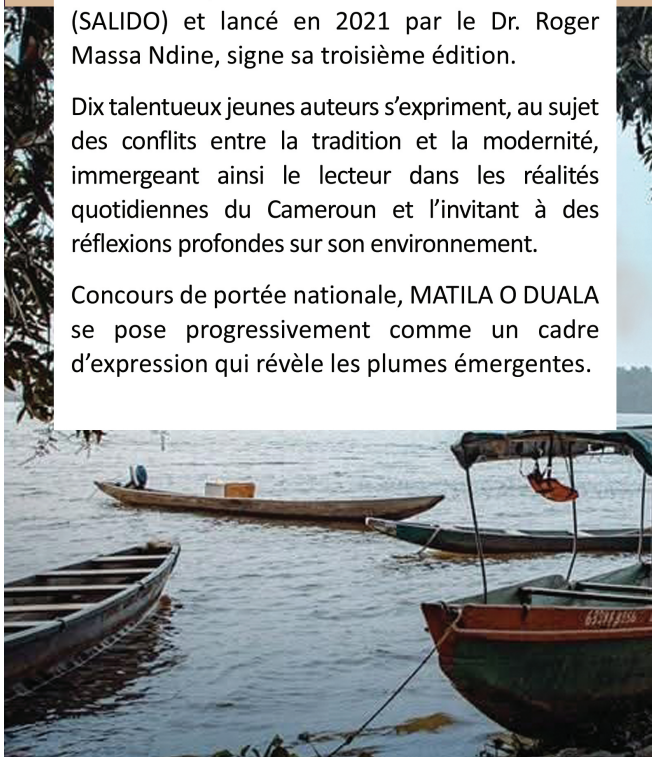
LES MURMURES DE L'OUBLI167

*Dépot légal : 4^E trimestre 2025
Achevé d'imprimer au Cameroun*

Le concours littéraire MATILA O DUALA, évènement phare du Salon du livre de Douala (SALIDO) et lancé en 2021 par le Dr. Roger Massa Ndine, signe sa troisième édition.

Dix talentueux jeunes auteurs s'expriment, au sujet des conflits entre la tradition et la modernité, immergeant ainsi le lecteur dans les réalités quotidiennes du Cameroun et l'invitant à des réflexions profondes sur son environnement.

Concours de portée nationale, MATILA O DUALA se pose progressivement comme un cadre d'expression qui révèle les plumes émergentes.



ISBN : 978-9956-336-58-6



9 789956 336586